

Droit et Liberté

CONTRE LE RACISME ET L'ANTISEMITISME, POUR LA PAIX

Première
du grand film
de WAJDA
sur le ghetto
de Varsovie :

SAMSON

le 26 avril
au **T. N. P.**
à l'occasion du
15^e anniversaire
du **M. R. A. P.**



LE MONDE VU par la presse raciste

Lorsqu'on suit régulièrement, pendant plusieurs semaines, quelques-unes des publications qui répandent l'idéologie raciste en France, on découvre peu à peu un monde déformé par le mensonge, la rage impuissante, la haine. *Albert LEVY*, en page 8, analyse et démonte cette mystification honteuse et pleine de danger.

Sur le racisme hitlérien, la pièce « Le Vicair » a ouvert un débat passionné, qui se reflète non seulement dans la salle du théâtre et dans la presse, mais aussi dans les lettres reçues à « l'Athénée ». On lira en page 11, l'analyse de cet étrange courrier.

L'apartheid et nous...

L'Afrique du Sud, c'est loin. Le problème de l'apartheid, ce système raciste anachronique et de plus en plus isolé, concerne-t-il les Français ? Oui, ont démontré les deux Journées d'étude qui viennent de se dérouler à Paris sous l'égide de cinq groupements, dont le M.R.A.P., avec la participation de diverses personnalités.

Nous en publions le compte rendu en page 7.



PAGE 5 :

Ce qu'il faut
savoir sur les
ANTILLES
par Marie-Magdeleine **CARBET**

Michel **PICCOLI**
Georges **GERET**
J.-C. **CARRIERE**
commentent
Le journal d'une femme de chambre

(Page 14.)

« Samson » n'est pas un film historique au sens habituel du mot. C'est l'histoire d'un homme, d'un jeune juif dans la Pologne d'avant-guerre, puis dans le ghetto de Varsovie, d'où il s'évade sans échapper pourtant au cruel destin de tous les siens, jusqu'à la révolte finale, et à la mort, debout dans le combat. Mais à travers cet homme, dans une époque, dans un cadre bien définis, l'art de Wajda nous fait revivre l'Histoire d'un temps encore proche.

« Samson » n'est pas non plus un film « à thèse », au sens habituel du mot. C'est un grand film psychologique, une œuvre vraie, humaine, exaltante parce que vraie.

Un gala organisé par le T.N.P. aura lieu le dimanche 26 avril, pour la première de « Samson », au Palais de Chaillot, à l'occasion du XV^e anniversaire du Mouvement contre le Racisme, l'Antisémitisme et pour la Paix. On lira en page 15 une présentation du film et des indications sur cette soirée.

En page 12, sont évoquées les diverses manifestations qui marqueront le XV^e anniversaire du M.R.A.P.

QUE SE PASSE-T-IL ?

HIER

ET AUJOURD'HUI

● Un homme nommé Hitler...

Le portrait du Führer sur la couverture d'un magazine : c'est l'hebdomadaire allemand « Quick » qui commence dans son numéro du 23 février une série d'articles consacrés à Hitler.

Cette publication à grand tirage va-t-elle dénoncer les crimes hitlériens, démontrer les mécanismes de l'idéologie nazie qui a conduit au plus monstrueux des génocides, qui a amené la désolation dans des milliers de familles et des dizaines de pays, apprendre à la jeunesse que des hommes ont uni toute leur intelligence et toutes leurs forces au service de la destruction systématique d'êtres humains « coupables » d'être des juifs, des gitans, des polonais, des démocrates ?...

Rien de tel dans l'article de « Quick ». Qu'y trouve-t-on ? Un vrai cocktail : le nombre des costumes d'Hitler, le récit de la mort de Roehm ordonnée par Hitler certes, mais avec des larmes, et des sursauts de conscience ; ses amours avec sa nièce Geli Raubal, sa naissance, sa famille...

Bien sûr, l'auteur de l'article se réfère à des faits apparemment exacts. Seulement à la lecture, on ressent un manque, une gêne.

La disproportion entre la place accordée aux méfaits du nazisme et celle consacrée à la vie privée d'Hitler témoigne de la volonté d'humaniser, de rendre le personnage proche du lecteur, et en définitive de le réhabiliter.

Imaginons, en effet, la réaction d'un jeune Allemand, de la génération d'après-guerre. Son entourage, ses professeurs, ses manuels d'histoire ont fait qu'il ne sait rien de la période hitlérienne, ou du moins peu de choses. Hitler restera à jamais pour lui un espèce de héros de « Série Noire », chef de gang qui règle ses comptes avec ses rivaux qu'il désigne d'un simple coup de crayon, est aimé des femmes, et dispose des hommes à son gré.

Ce même jeune Allemand, en lisant « Quick », aura l'impression qu'Hitler

à tout fait, tout seul, qu'il est l'unique responsable des crimes commis.

Hitler disparu, il est trop facile d'en faire un bouc émissaire, alors que c'est tout un système qui devrait être mis en accusation : le nazisme n'était pas le fait d'un seul homme, le nazisme, c'était un climat politique, c'était l'intérêt financier des grands trusts allemands, c'était une idéologie échafaudée par des théoriciens et mise en pratique dans les camps d'extermination, dans les chambres à gaz.



Des photos utilisées par la propagande nazie

Les photos illustrant l'article, masquent, elles aussi, la réalité. Ce sont les photos de la propagande nazie : Hitler, symbole de la puissance, Hitler, éducateur, entouré de blondes jeunes filles regardant leur idole avec admiration et respect, Hitler et ses victoires, figurées par les monuments qui auraient été élevés dans tous les pays d'Europe (on ne dit pas sur quelles ruines !) s'il avait gagné la guerre ; et surtout Hitler et ses femmes : Eva Braun, sa nièce Geli Raubal montrant ses cuisses, au bord d'une rivière.

La grande presse nous a habitués aux scandales, aux photos à sensation. Mais là, ne dépasse-t-elle pas les bornes ?

● Vestiges...

L'OFFICE du Tourisme du Puy-en-Velay distribue une « plaquette artistique » sur la ville qui nous fait douter de son « bon goût ».

En effet, le dépliant conseille la visite de la « Rue des Tables » et de la « Fontaine du choriste » qui est un vestige d'un monument élevé à la mémoire « d'un enfant de chœur tué par un juif et ressuscité par la Vierge ».

Pourquoi l'auteur n'a-t-il pas mentionné le caractère légendaire de cette anecdote ? Pourquoi ne pas l'effacer complètement de son texte, puisque le monument ne porte aucune inscription relative à l'anecdote ?

Ce faisant, l'auteur ne diminuera certainement pas l'attrait touristique de la ville et évitera que ces allusions chargées de fiel n'empoisonnent l'esprit des gens.

DISCRIMINATIONS

● Blanc comme l'aspirine...

Pour exercer la profession de pharmacien à Paris, il semblait qu'être diplômé de la Faculté de Pharmacie suffisait. Evidemment une saine moralité professionnelle paraît aussi indispensable — les produits vénéneux sont si nombreux !

Mais nous venons d'apprendre qu'à cela, il faut ajouter, pour le postulant pharmacien, l'obligation de posséder une peau parfaitement blanche, c'est du moins ce que pense certain pharmacien du 18^e arrondissement.

Celui-ci cherchait un remplaçant. Un de nos amis, jeune pharmacien diplômé de sérologie, ayant déjà exercé pendant plusieurs mois, offre ses services par téléphone. Accepté, il se présente à l'officine : hélas ! la place venait d'être pourvue... Quelques minutes après, une amie téléphone de nouveau à la pharmacie à tout hasard. La place est vacante, qu'elle se présente rapidement, répond le pharmacien de 1^{re} classe... J'ai omis de signaler que notre ami est originaire du Dahomey.

Vos diplômes, Monsieur le pharmacien du 18^e sont frères jumeaux de ceux de votre jeune confrère. Peut-être en êtes-vous même moins nantis que lui. Vous exercez une profession qui consiste je crois à soulager, guérir, sauver, en étroite collaboration avec la médecine, les êtres humains, tous les êtres humains. Au fait, préféreriez-vous vous abandonner à la souffrance plutôt que d'accepter un analgésique que vous tendrait une main noire ? J'en doute. Cependant, selon vous, la main qui vend vos comprimés d'aspirine doit être aussi blanche qu'eux. Le racisme est un poison mortel qui ne figure pas dans le répertoire pharmacologique. Serait-il une spécialité de votre officine ? C'est un produit vénéneux dont l'utilisation met en cause votre moralité.

Droit et Liberté dans certains kiosques parisiens

A partir du présent numéro, notre journal sera vendu dans un certain nombre de kiosques de divers quartiers parisiens : Grands Boulevards, Quartier Latin, République-Bastille, Belleville-Ménilmontant.

Nous ne doutons pas que nos lecteurs et amis auront à cœur de contribuer au succès de cette expérience, en la faisant connaître autour d'eux et en incitant leurs amis à acheter « Droit et Liberté » chaque mois chez le même marchand.

A tous, merci.

" Le dernier quart d'heure " d' A. P. LENTIN

Du mépris à la peur

« Le Dernier Quart d'Heure » d'Albert-Paul Lentin (Edition Juillard), est un livre sur la guerre d'Algérie, mais parmi tous les livres consacrés à ce sujet, il occupe une place à part. En effet, Albert-Paul Lentin, né à Constantine, fils et petit-fils de « pied-noir », est bien placé pour comprendre et analyser le comportement de ses compatriotes, européens et musulmans. De plus, journaliste, spécialisé dans les affaires d'Algérie et du Moyen-Orient, il sait faire du lecteur un témoin participant à l'action et aux événements, qu'il décrit avec verve, truculence et humour.

Il nous a paru intéressant de reproduire quelques pages de ce livre, où Albert-Paul Lentin fait le portrait psychologique du « pied-noir », mettant l'accent sur l'irréversibilité du mécanisme raciste, l'analysant, le disséquant pour mieux montrer comment il a conduit inéluctablement au drame que l'on sait.

La conscience plus ou moins claire qu'ils ont de former en commun un cocktail méditerranéen plus savoureux que chaque alcool pris séparément n'empêche nullement chacun de défendre âprement son particularisme, et de refuser d'être confondu avec son voisin, qu'il considère superbement comme « un métèque », et dont il dit volontiers pis que pendre, insultant la race à longueur de journée. Un vocabulaire local particulièrement riche en termes péjoratifs affuble chacun d'une épithète aussi malsonnante que consacrée. Il suffit que s'échauffe le ton de la discussion sur les résultats de l'arbitrage du dernier match de football, sur l'importance respective du port d'Alger et du port d'Oran, ou sur l'intelligence comparée des Espagnols de l'Ouest ou des Italiens de l'Est algérien, pour que jaillissent les apostrophes qui font de Martin d'une patos, de Paoli un Corsico, de Zerbib un Youpin, de Gonzalès un Pepete, de Di Stefano un macaroni et de Mikalef un Maltouf de mes deux. Dans l'ensemble et sauf exceptions, tout cela fait d'ailleurs d'excellents Français, d'excellents soldats qui marchent au pas en temps de guerre du côté de la frontière belge, des Vosges ou de l'Alsace et en temps de paix, le 11 novembre ou le 14 juillet, derrière les drapeaux des Associations d'anciens combattants. Tous leurs « microracismes » trouvant en effet un dénominateur commun dans un « macroracisme » qui fut toujours fondamental et virulent, le racisme envers les autochtones, qu'on n'appelle que les Arabes, quand ce n'est pas les bicots, les troncs de figuier, les ratons ou les melons.

Le racisme, c'est d'abord le mépris, et s'il est vrai qu'en Algérie, le « Français de pure souche », méprisé par le « Français de France » méprisé à son tour l'Espagnol qui méprise l'Italien qui méprise le Maltais qui méprise le juif, tous ont toujours pu se retrouver dans un racisme compensatoire pour celui qui, jusqu'à aujourd'hui, avait toujours été au plus bas de l'échelle, juste au-dessus du bourricot : l'Arabe. Pendant des dé-

cadés, l'Arabe écrasé, exploité, dépersonnalisé, n'a existé pour le Pied-Noir que comme un décor, parfois pittoresque, plus souvent désagréable (Que ce pays serait sympathique s'il n'y avait pas tous ces Arabes !), une commodité, une utilité. Il était normal de le voir porter les valises, ramasser les ordures, nettoyer la chaussée, laver les carreaux, s'occuper à toutes les tâches subalternes. N'était-ce pas là son goût, sa vocation, sa nature, son essence puisque, n'est-ce pas, il n'était pas « bon à autre chose » ? La domination politique et la prépondérance économique de la race des seigneurs avaient tout à gagner à la théorie de l'incapacité congénitale et des « défauts héréditaires » du vaincu, primitif, sauvage, sale, voleur, menteur, sournois, bref « Untermensch ». Il était normal de voir « l'Arabe » tutoyé (Dis, Ahmed, dis Fatma !), housculé par le policier ou interpellé, en termes peu amènes, par le bureaucrate impatient et sarcastique, derrière son guichet. Il était normal de ne pas ou de ne plus prêter attention au bout d'un certain temps, quand on venait de France, à son effroyable misère, et de considérer que le bidonville, le gourbi, le vanu-pieds en haillons, le mendiant affamé ou le vagabond crachant ses poumons dans la poussière, au bord des routes de campagne, faisaient immuablement partie du paysage algérien. Les Pieds-Noirs avaient des yeux pour ne pas voir et des oreilles pour ne pas entendre, et ils voulaient tout ignorer — la langue, les mœurs, les pensées — de « ce monde grouillant et pouilleux des indigènes ». Leur devise était : « Je ne veux pas le savoir, je ne veux pas le connaître. » Leur première barrière défensive fut celle du désintérêt et l'Européen qui s'avisait de vouloir franchir ce mur implacable (peu de liens d'amitié, très peu de mariages mixtes, ou même de relations sexuelles, entre gens des deux communautés) était considéré comme un hurluberlu tout à fait original et bien vite dangereux. Le premier acte révolutionnaire de ma vie fut, à quatre ans, d'aller « en enfant mal élevé », jouer avec les « petits Arabes »,

provoquant les soupirs consternés des commères du voisinage et la réprobation des matrones du quartier. (...)

A partir de 1958, le racisme pied-noir qui n'avait jamais été, il est juste de le dire, le racisme systématiquement exterminateur des nazis, ou le racisme méthodiquement ségrégationniste des Anglo-Saxons, s'atténua, sur certains plans, tout en demeurant très sensibilisé sur la question des femmes (Putains d'Arabes ! Ils nous montrent pas le bout du nez de leurs femmes, mais ils ne pensent qu'à voir les fesses des nôtres !). L'Européen finit par prendre l'habitude de certaines fréquentations, il accepte un certain coïtement des musulmans, mais il ne peut se transformer, sauf exceptions, au point de modifier en lui, par exemple, l'image première de « l'éternel Arabe » incapable, et « bon à rien » (Le travail arabe, dans le langage des Pieds-Noirs est synonyme de travail mal fait). La « promotion musulmane » lui apparaît comme une comique absurdité. Comment voulez-vous qu'un homme qui porte burnous, puisse exercer une fonction d'autorité, puisse devenir « sérieusement » maire, sous-préfet, magistrat ? C'est le comble du grotesque. Tous les maîtres ont cette faiblesse de croire que leur style et leurs habitudes, marqués du sceau de la supériorité, ont un caractère universel, alors que ceux des serviteurs ne relèvent que d'un particularisme folklorique.

La « promotion musulmane », qui, au début, était apparue ainsi aux Européens comme surtout ridicule, lui apparaît, par ailleurs, aujourd'hui, comme une dangereuse hypothèque sur leur destin. Les « petits Blancs » se montrent d'autant plus attachés à leurs minces privilèges que ceux-ci constituent les derniers signes de leur fragile prépondérance, les dernières marques distinctives qui les situent, socialement, au-dessus de « l'Arabe ». Ayant, par ailleurs, sous les yeux le spectacle de la démographie galopante des Algériens, et du chômage et du sous-emploi régnant en milieu musulman, ils sont aisément portés à se dire — et ont-ils tellement tort ? — que beaucoup de leurs petits postes ne tiendront sans doute pas très longtemps le jour où, dans l'Algérie indépendante, des milliers d'Algériens politiquement émancipés réclameront des places et où de nouveaux appétits menaceront les situations acquises et les « fromages » si minuscules soient-ils. L'interrogation sur les lendemains apparaît comme un des symptômes multiples du mal chronique et aujourd'hui exacerbé dont souffre l'Européen d'Algérie face au Musulman : la peur.

Ce qu'il faut savoir sur les Antilles

UN groupe de jeunes Antillais plus riches de courage que d'expérience et de moyens, vient de passer en correctionnelle. Ils étaient, paraît-il, dangereux, et menaçaient l'intégrité du territoire. Il a bien fallu, aux débats, évoquer le problème économique et social propre aux D.O.M. (Départements d'Outre-Mer).

L'un des avocats de la défense (elle avait la partie belle) s'est attaché à démontrer, sans équivoque possible, la pérennité du régime colonial sous les tropiques.

Cette question, et quelques autres, soulevées à cette occasion, mériteraient une large audience. La géographie se renouvelle. Les Etats surgissent. Les frontières bougent. On baptise, on débaptise des contrées. Le bon public finit parfois par ne plus s'y reconnaître.

Haïti... Tahiti...
Jamaïque... Martinique...
rimes qui se croisent et jouent à cache-cache dans l'imagination des mieux intentionnés. Pourtant, il devient urgent que l'opinion, alertée, soit éclairée.

« A la Martinic... Martinic...
C'est ça qu'est chic,
Jamais malade, jamais mourir... »
Sur les lèvres du Métropolitain, ce

latitude moins favorisée, nourrit deux fois plus d'habitants au kilomètre carré que les îles françaises des Caraïbes. Et les Belges jouissent d'un revenu annuel moyen cinq fois supérieur.

Ils seraient donc fainéants, ces Antillais ?
« Pas de veston, de col, de pantalon,
« Simplement un tout petit caleçon.
« On a du plaisir, du plaisir, du plaisir... »

Regardez sur les quais, les débardeurs baignant dans leur sueur... les femmes, en files, haletantes, pressées comme fourmis, charger de houille le ventre énorme des bateaux; faites, au crépuscule, le compte de la journée du coupeur... Il a tranché, été, de son couteau, des tiges de cannes à sucre, des tiges, des tiges, des tiges...

10 pour un tas. 20 tas pour une pile. 20 piles pour une paie!

Par 35° ou plus, au soleil. Quelques racines, un quignon, ou une poignée de manioc, un bout de morue salée, dans l'estomac.

L'alcoolisme fait des ravages, certes. Mais sûrement comme conséquence et non cause de la misère. La consommation moyenne d'alcool est moins élevée en pays de rhum qu'en région vinicole.

Il faut donc chercher ailleurs. Il faut chercher dans l'application du vieux sys-

gnée en capitaux est régulière, méthodique. Aucun capital ne se réinvestit sur place. L'industrialisation est nulle. Pas de formation professionnelle de main-d'œuvre. Pour quoi faire des ouvriers spécialisés? L'artisanat, travail du bois, de l'or, des fibres végétales, poteries, céramiques, s'asphyxie doucement. Sa production est d'un prix de revient très élevé.

Là encore importations exorbitantes, environ 90 % des objets manufacturés.

Les exportations? Elles consistent en sucre, rhum, ananas et bananes. La masse de la production a connu de brusques

Marie-Magdeleine CARBET

poussées. Pour les bananes par exemple, elle a pu quintupler, en l'espace de 20 ans : passant à 169.000 tonnes en 1959, contre 30.000 en 39.

Cet effort considérable n'a guère eu pour conséquence que de provoquer la ruine d'un grand nombre de petits et moyens propriétaires.

Paradoxal, dites-vous?

Sur plus de 7.000 kilomètres, l'Atlantique s'interpose entre les côtes européennes et les terres françaises de l'Amérique centrale. Ce qui représente une traversée de 10, 12 jours en bateau. Or, ces terres françaises sont comprises dans une zone bigarrée où les affaires se règlent en dollars, florins, livres, etc. Jamais en francs. Mais, elles ne disposent pas, ces malheureuses contrées, de devises étrangères. Ni du droit de se fournir de quoi que ce soit dans le voisinage. Importations, exportations sont à traiter strictement, obligatoirement, exclusivement, avec la métropole.

COMMERCE A SENS UNIQUE

Nous disposons d'un client, d'un fournisseur unique.

Client unique. Notre production se limite forcément aux seuls articles agréés par lui. Aux quantités, qualités, et conditions qui sont les siennes.

Comment en ce cas, attendre d'elle qu'elle puisse faire face à des besoins sans cesse croissants, ne serait-ce qu'à cause du coût continuellement en hausse de la vie?

Prix d'ailleurs agrémentés de droits

de douane. Parfaitement, on en paie, des redevances douanières, de l'autre côté de l'eau!

Prix qui seraient encore considérés comme doux sans les invraisemblables frais de transport. Dix à douze jours de fret, cela suppose une note salée. En plus, elle est amère. Car survit « le privilège du pavillon ».

Nous n'avons pas le droit de nous adresser, pour les transports, aux rafiotiers de notre choix. Ni dans un sens, ni dans l'autre.

D'ailleurs les installations portuaires sont propriété privée. Quel que soit son pavillon, tout navire qui accoste est tributaire de la compagnie maîtresse des lieux.

Nos opérations commerciales déjà bien lourdes ne sont pas améliorées par cette dernière particularité, on s'en doute.

CETTE CHOSE APPAREMMENT SIMPLE...

Il résulte de tout cela, et de certains autres détails impossibles à passer en revue ici, une économie boiteuse, un coût excessif de la vie (ce qui fait échec au tourisme), un paupérisme tenace.

Les élites antillaises, jusqu'à ces derniers temps en service dans les autres territoires de « l'empire » : Asie, Afrique, Madagascar, etc., n'avaient guère pris conscience de la stagnation de leur propre pays.

Les jeunes de la génération montante n'ont plus devant eux qu'un énorme point d'interrogation. Ils tournent et retournent les données du problème. Ils en concluent, et tous les braves gens avec eux, qu'il existe certainement un moyen d'en venir à bout.

Il doit être humainement possible de réaliser cette chose apparemment simple, équitable : que des hommes de bonne volonté trouvent sur leur terre — par la grâce du ciel, douce, accueillante et riche — à s'employer, bras et matière grise... Qu'ils gagnent de quoi apaiser la faim de leurs enfants, et conduire ces enfants à l'âge d'homme... Que cesse pour eux l'inexorable alternative : végéter ou s'expatrier...

Vivre dans les conditions décentes d'hygiène et de confort, réaliser son plein épanouissement dans l'effort et la dignité, le peuple antillais le mérite. Il est prêt à payer le prix. L'humanité, la sagesse commandent à la société de l'aider à y parvenir.



L'ouragan Flora est passé par là... (Photo H. Barclay)

refrain a longtemps fait pendant au ridicule « y-en-a-bon » qui stigmatisait l'Africain.

Or, en dépit de l'agrément du climat et de l'exceptionnelle richesse du paysage, les D.O.M. sont misérables. La fierté, la pudeur légendaires des autochtones réussit par miracle à dissimuler l'étendue de leur dénuement. Le soleil, la bonne humeur, une souriante générosité, un héroïsme réel, contribuent à donner le change.

LABEUR ET MISERE

Pourtant, si épaisse soit la verdure autour des cases, si dansante l'allure des passants, l'entassement des bidonvilles et leur lèpre ne peuvent échapper complètement à la vue, ni la détresse et la sous-alimentation d'une énorme fraction de la population, passer inaperçues.

Au besoin, les statistiques détromperaient l'observateur porté à se leurrer. Revenu annuel et âge moyen de vie désastreusement bas. Ration alimentaire courante, de famine. Mortalité infantile très élevée.

Par ignorance, mauvaise foi, ou mauvaise conscience, on incrimine, qui la surpopulation, qui la paresse, qui l'alcoolisme...

Aucun de ces fléaux ne résiste à un examen sérieux.

Situation démographique? Infiniment moins peuplée que la Martinique ou la Guadeloupe, la Guyane est encore plus pauvre.

En Europe, la Belgique, malgré sa

tème colonial persistant sous le masque de la départementalisation, la source de l'infortune des D.O.M.

Chercher? Ce sera vite fait.

LA MONOCULTURE ET LES CONSEQUENCES

Sans recourir aux chiffres des statistiques économiques, on peut considérer, en gros, qu'aux Antilles (en particulier, en Martinique) la terre appartient à un nombre très restreint de colons : environ 72 % entre les mains de 2 % de la population.

La monoculture y prévaut. Ananas et bananes prennent, depuis peu, une partie de l'espace longtemps réservé presque exclusivement à la canne à sucre. Les cultures vivrières n'intéressent pas les gros planteurs. Elles ruinent les autres dont les moyens sont trop limités.

Donc, importations massives de produits alimentaires. Farine, conserves, viandes, salaisons, poissons, légumes frais ou secs, fruits, et jusqu'aux œufs, au lait, au chocolat...

Non-sens monstrueux dans un pays où se fabrique le meilleur sucre du monde (qu'on a soin de raffiner ailleurs), où le cacao vient à volonté, où les arbres fruitiers poussent tout seuls et fleurissent jusqu'à deux et trois fois l'an. Un pays où les racines comestibles poussent à l'état sauvage, une île, en plein océan, où la pêche individuelle, sans organisation aucune, fournit des sardines, du thon, des langoustes, en quantité.

Des départements d'outre-mer, la sai-

Encore « LUI »

Notre commentaire (1) sur un article paru dans « Lui », à propos de l'assassinat du président Kennedy nous vaut une lettre de M. Philippe Labro, auteur de l'article. Voici cette lettre :

« En vertu de l'article 13 de la loi du 29 juillet 1881, je suis contraint de vous mettre en demeure d'insérer dans votre plus prochain numéro, aux mêmes lieux et place, que ceux de l'article incriminé, le texte suivant :

« Je reste assez abasourdi de l'incompréhension qu'ont pu provoquer mes propos au mensuel « Lui ».

« Je ne pensais pas qu'il me serait nécessaire de préciser que je n'ai en aucun cas voulu insulter les juifs, américains ou non. Vous m'obliger cependant à vous donner une précision à mon avis bien inutile : j'ai fait allusion, après de nombreux criminologues (dont Burton Turkus et Sid Feder, auteurs de « Meurtre Société Anonyme », paru dans « l'Air du Temps ») au rôle incontestable joué par le père de Brooklyn et, entre autres par des Italiens, des Polonais et des Juifs. Est-ce à dire que je considère tous les Américains d'origine polonaise, italienne ou de confession juive comme des gangsters ? certainement pas. Ai-je pu le laisser entendre ? encore moins. Une lecture plus attentive de mon interview et permettez-moi de vous le dire, une citation plus complète (et donc plus honnête) vous en aurait aisément convaincu.

Je vous prie de croire, Monsieur le Rédacteur en Chef, etc... »

Sans porter de jugement sur la bonne foi de M. Philippe Labro, rappelons que, si nous n'avons certes pas cité tout son article, nous avons pourtant reproduit intégralement le passage où il pose la question des « tueurs juifs ».

On ne peut nier que le père compte des gangsters d'origines diverses. Mais on peut se demander en quoi il est utile de les désigner — sans explications — selon leur origine, alors que c'est leur condition sociale

ainsi que certains aspects de la vie américaine qui déterminent leur comportement — et non pas le lieu de naissance de leurs ancêtres. N'y a-t-il pas aussi, aux Etats-Unis, des gangsters dont l'origine est purement anglo-saxonne ? Et M. Labro ne craint-il pas que de telles désignations favorisent les préjugés concernant LES italiens, LES polonais, LES juifs ?

Dans sa lettre, M. Labro fait, à juste titre, la distinction entre l'origine nationale (polonaise ou italienne) et la confession juive. Dans son article, cette distinction n'apparaît pas. « Tout le monde sait », écrit-il, que tous les crimes commandés par le syndicat du crime, donc par les Italiens ou des Polonais étaient, la plupart du temps, exécutés par des gangs de tueurs juifs, venant de Brooklyn (...). Des tueurs juifs, oui, c'est une tradition... je ne sais pas pourquoi, mais c'est prouvé par les statistiques. La plupart des tueurs à gages du syndicat du crime sont des petits gangsters juifs. Ce que je veux dire c'est que ça colle si parfaitement que c'est troublant »

Comment faut-il expliquer une telle insistance ? Pourquoi juxtaposer des nationalités et une confession — deux notions qui sont différentes et peuvent se chevaucher ? N'y a-t-il pas des tueurs de confession catholique ou protestante ? Et M. Labro ne craint-il pas que ses généralisations catégoriques ne dépassent quelque peu la réalité ?

Ne craint-il pas enfin, en éclairant ainsi le crime de Dallas, d'apporter de l'eau au moulin de l'extrême-droite la plus fanatique, aux Etats-Unis et ailleurs, qui présente cette affaire comme un « complot judéo-bolchevik » pour détourner l'attention de ses propres responsabilités ?

(1) « Droit et Liberté » du 15 février.

Un livre qui vient
à son heure

"La révolte noire"

VOICI déjà traduit au Seuil — et bien traduit par Edmond Barcilon — ce livre important qui à la fois porte témoignage sur la lutte engagée par les noirs d'Amérique et tente d'en donner une analyse sociologique et historique. Sur ce grand sujet que les feux de l'actualité éclairent jusqu'en notre Europe lointaine, sur ce fait humain décisif, si sensible à tous les anti-racistes, Lomax nous apporte une étude originale et souvent forte. Il était particulièrement qualifié pour ce faire. Noir lui-même, il est né en Géorgie, dans le « Sud profond », le Sud du racisme, des lynchages et des ultimes résistances. Mais il vit depuis longtemps dans le Nord, ou plutôt, comme il le dit, « au delà du Sud », là où se pratique souvent « la forme la plus débilante de discrimination » : de celle-ci aucun aspect ne lui est donc inconnu. D'une famille de pasteurs et d'intellectuels, il connaît d'autre part de l'intérieur cette ardeur à parler et à écrire, cette passion de convaincre qu'il nous montre portées au plus haut chez Martin Luther King. Son âge enfin — la quarantaine — souligne son appartenance à une génération tournante; il est encore de ceux qui ont fait leurs études dans les écoles et universités noires et qui gardent reconnaissance à ce que leurs maîtres leur ont enseigné; mais lorsque la grande révolte commença il y a une dizaine d'années, il était encore assez jeune pour s'adapter à des formes de lutte nouvelles.

POUR un Français la lecture de ce livre n'est cependant pas aisée. Non que le langage en soit obscur ou la pensée recherchée, mais l'on se sent gêné plus d'une fois, surtout dans les cent premières pages. Et d'abord, de ci de là, par l'expression d'un anticommunisme si totalement hors de propos qu'il en revêt une allure quasi rituelle : faut-il vraiment penser que l'intégration des noirs dans la nation américaine a pour but de permettre à celle-ci de mieux « faire face à la menace communiste » ? (page 20). Ce genre d'argument n'est d'ailleurs jamais développé : le lecteur se dit que Lomax doit écrire cela pour être lu de certains; il y a de quoi laisser rêveur. Plus durables, quasi permanentes, d'autres impressions étranges nous assaillent tout au

long du livre. La pratique du flash-back, les techniques journalistiques en affaiblissent sans aucun doute le pouvoir démonstratif. Rien ne fait aussi totalement défaut à l'auteur que le souci d'un développement continu. Sa rétrospective de l'histoire des noirs américains, si intéressante par ailleurs, présente d'étranges lacunes et multiplie inutilement les sauts dans le temps. Les citations non datées sont légion, trop d'entre elles sont tirées de journaux dont un lecteur non américain, et sans doute le lecteur américain lui-même, sont incapables d'apprécier la représentativité. Et lorsque l'auteur veut définir les intentions de telle ou telle organisation, on saisit mal l'intérêt qu'il y a à substituer l'interview de tel militant à un dépouillement sérieux des revues et des congrès où s'exprime la pensée collective. Il y a là un faisceau d'attitudes qui fait na-

image altérée de la réalité, car « l'injustice est sœur siamoise de l'inégalité », mais elle avait en même temps défini les cadres à l'intérieur desquels l'action des noirs allait se mouvoir pendant un demi-siècle. « Les noirs américains ont passé la première moitié du XX^e siècle à s'adapter à la ségrégation légalisée qui avait tout envahi, et à essayer de s'en relever » (p. 37). Lomax évoque leurs efforts pour créer des écoles noires destinées à ennoblir le « travail subalterne », une presse noire, des entreprises commerciales noires, des politiciens noirs, etc. : « les masses noires, dirigeants en tête, se transformaient en tribu » (p. 49). Cette période est symbolisée par Booker T. Washington, fondateur de l'école de Tuskegee et, en 1900, de la National Negro Business League. Il y a dans les chapitres 4, 5 et 6 un tableau passionnant des tentatives faites par les dirigeants noirs américains pour s'adapter à la situation qui leur était imposée par l'Etat fédéral et pour figer la communauté noire dans sa négritude.

Vainement. Brossant dans le chapitre sept un portrait bien documenté du « Noir dans les années 50 », Lomax prouve que, dans le Nord comme dans le Sud, il était en proie à toutes les humiliations physiques et spirituelles. Non content de reprendre à grands traits ce que les antiracistes français connaissent déjà dans les grandes lignes (la ségrégation à l'école et dans les services publics, la fréquente privation des droits civiques, les brutalités policières privilégiées qu'illustre la photo de la couverture du livre), il étudie d'après de sérieuses enquêtes l'infériorité constante à laquelle le noir, salarié ou membre d'une profession libérale, est soumis dans son travail. On comprend à le lire que les gens de couleur ne soient plus aujourd'hui « qu'une boule de ressentiments et de souffrances sur le point d'exploser » (p. 88). On le comprend d'autant mieux que les décisions de déségrégation scolaire formulées le 17 mai 1954 par la Cour Suprême n'ont, pendant de longues années, pas été appliquées; d'autant mieux aussi que la lutte contre le racisme hitlérien, à laquelle tant de noirs avaient participé, et la libération de l'Afrique ont sensibilisé en profondeur les masses noires à la situation qui leur était faite et les ont amenées à radicaliser très rapidement leur action.

Le 1^{er} décembre 1955, en la personne

de Rosa Parks, les masses noires entrent dans la lutte. Elles rejettent les objectifs et les méthodes légalistes qu'avait définies pour elles « la classe dirigeante traditionnelle des noirs » dont Lomax montre bien le processus de formation. Elles inaugurent la grande campagne contre la « séparation » pour l'intégration. Lomax évoque les tactiques souvent originales auxquelles les noirs ont recourus depuis sept à huit ans : le boycott de masse des transports en commun urbains lorsqu'ils pratiquent la ségrégation, le mouvement des « sit-ins » qui organise depuis 1960 le soutien aux étudiants lorsqu'ils vont s'établir dans les quartiers ou les restaurants où l'on refuse de servir les noirs, les « voyages de la liberté » à travers le Sud pour mettre à l'épreuve, depuis 1961, les pratiques de discrimination raciale au terminus des cars qui franchissent la frontière d'Etats ségrégationnistes. Il fait plus qu'évoquer. Il raconte la naissance de ces modes nouveaux d'action, il en narre d'émouvants épisodes. Certaines de ses remarques nous donnent à penser : ne manquons-nous pas parfois d'imagination dans nos méthodes de combat? D'autres éveillent notre esprit critique : il a sans doute raison de souligner les insuffisances d'une tactique qui serait fondée sur la seule intégration scolaire (elle laisse à l'écart des millions de noirs et suscite une inquiétude larvée dans le personnel enseignant des écoles noires), mais ne sous-estime-t-il pas l'écho que cette campagne a trouvé hors des Etats-Unis et le soutien qu'elle a ainsi apporté à la cause des noirs américains? Un thème de réflexion parmi d'autres.

AINSI se trouve posé le problème de l'actuel leadership noir. Lomax fournit de précieuses informations sur les organisations déjà anciennes : la N.A.A.C.P., National Association for Advancement of Colored People, fondée en 1910; la Ligue Urbaine. Il nous apprend à connaître celles qui se sont forgées dans la lutte de ces dernières années : le C.O.R.E., Congress of Racial Equality; la S.C.L.C., Southern Christian Leadership Conference que dirige Martin Luther King. Membre lui-même de plusieurs de ces organisations et y exerçant des responsabilités, il s'efforce de rendre justice aux plus anciennes, mais il lui paraît qu'elles ont perdu le contact avec la masse et qu'il leur faut pour survivre se transformer profondément. Quant aux autres, dont il présente les dirigeants de façon vivante (voir par exemple le portrait de Martin Luther King, p. 92 à 100), il leur donne le conseil, sans doute sage, de coordonner leur action et de se rencontrer localement pour établir ensemble leur programme.

Faute de quoi le potentiel anarchique qui couve dans un mouvement de masse privé d'une direction ferme, affleura à la surface. Le danger le plus grand lui semble être celui d'un racisme à rebours qu'il étudie à travers l'Association des « Musulmans Noirs » que dirige Elijah Mauhammad et Malcom X (1) : Lomax souligne l'écho que trouve leur prédication passionnée auprès de l'homme noir de la rue; plus que la revendication d'un Etat noir séparé des Etats-Unis d'Amérique — perspective peu vraisemblable — c'est l'enseignement de la haine du blanc en tant que blanc qui non sans raison, l'inquiète. Un des grands mérites de son livre à nos yeux réside dans le caractère radical de son antiracisme. De ce point de vue le chapitre qu'il consacre aux libéraux blancs est particulièrement important. Il prend position avec fermeté pour la présence de blancs dans les organisations noires, non seulement à cause du soutien historique que dans le passé certains blancs ont apporté aux noirs et à cause de leur soutien financier encore considérable, mais parce que « la présence de blancs dans une organisation noire empêche la révolte noire de dégénérer en conflit racial ».

La lutte pour l'intégration sera dure. Lomax pense que dans le Mississippi, l'Alabama, le sud de la Géorgie, il faudra recourir à la loi martiale. Beaucoup dépend de l'attitude de l'administration fédérale. Il salue la campagne engagée par le Président Kennedy pour l'inscription électorale des noirs. La grande majorité des noirs qui a considéré l'assassinat du Président comme un immense malheur, partage sans nul doute ce point de vue. Mais au bout du compte c'est à la combativité des noirs, à leur union pour de justes objectifs, à l'alliance qu'ils sauront renforcer avec les éléments blancs progressistes que sera due la victoire de la « Révolte Noire ».

(1) Ce dernier vient de fonder un nouveau mouvement.

Par
Madeleine REBERIOUX

tre quel'inquiétude et empêche de voir dans ce livre si vivant un ouvrage de référence fondamental.

Mais quelle richesse! Nous ne disposons encore en France de rien de comparable. Le passage de l'ensemble de la communauté noire à la révolte, les formes qu'elle prend, les problèmes que pose sa direction, tels sont les principaux thèmes abordés par Lomax.

C'est, dit-il, le 1^{er} décembre 1955, à Montgomery, en Alabama, que tout a commencé : ce jour-là une jeune femme noire, Rosa Parks refusa, dans l'autobus bondé qui la ramenait chez elle, son travail fini, de céder sa place assise à un blanc et fut arrêtée pour ce crime. Cet incident, banal aux Etats-Unis, sonna le glas de toute une mentalité noire contre laquelle certains — en particulier le docteur Du Bois — s'étaient bien souvent élevés, mais qui, forgée dans les dernières années du XIX^e siècle, après l'échec de la « Reconstruction » démocratique de l'Union, avait persisté jusqu'au milieu du XX^e siècle : lorsque la Cour Suprême avait en 1896 énoncé la doctrine selon laquelle les noirs étaient aux Etats-Unis « séparés mais égaux » des blancs, elle avait certes fourni une

Les lois antiracistes devant le Sénat américain

ENGAGE le 9 mars dernier au Sénat, le débat sur les projets de lois antiracistes risque de durer plusieurs mois : comme on pouvait s'y attendre, les sénateurs ségrégationnistes, opposés à l'adoption de ces textes, se sont livrés, dès la première journée, à des manœuvres d'obstruction systématique destinées à ralentir et même à éterniser le débat.

L'opposition a marqué un premier point par une simple manœuvre de procédure. En effet, selon le règlement, une motion peut être adoptée aussitôt, sans donner lieu à un débat, si elle est déposée dans les deux premières heures de la session.

Et justement la motion que le sénateur Mike Mansfield voulait présenter, demandait que les projets de loi soient immédiatement débattus en séance plénière sans passer par les commissions.

On en comprend facilement l'importance quant à l'accélération du processus de ratification des lois sur les droits civiques.

Mais en faisant lire, comme il en a le droit, les minutes de la dernière réunion du Sénat et en y apportant des amendements, le sénateur Richard Russel, démocrate de Géorgie, et chef de l'opposition ségrégationniste, a occupé la tribune pendant plus de trois heures, empêchant ainsi le sénateur Mansfield de déposer sa motion dans les limites réglementaires.

Bien sûr, le sénateur Mansfield a fini par soumettre sa motion au Sénat, mais personne ne pouvait plus empêcher le débat qui risque de se prolonger fort longtemps.

La discussion sur les projets de lois antiracistes s'est ouverte dans une salle où, s'il n'y avait qu'une vingtaine de sénateurs, le public était venu très nombreux, montrant ainsi l'intérêt de l'opinion publique qui mesure toute l'importance de ce débat.

Tout de suite, le sénateur Mansfield a obtenu l'appui du sénateur républicain Jacob Javits, qui a souligné que le mo-

ment était venu d'agir vite pour que le Congrès montre qu'il est digne de ses responsabilités.

Mais le « filibuster » (manœuvres d'obstruction) s'est engagé immédiatement après la présentation de la motion et l'exposé du sénateur Javits.

Un sénateur sudiste et ségrégationniste, démocrate de l'Alabama, M. Lester Hill, s'est mis à lire un discours de trente pages, entrecoupé de citations, de documents parlementaires ou juridiques. M. Hill pense que le projet de loi concernant les droits civiques des noirs, s'il est accepté par le Sénat, donnera carte blanche au pouvoir exécutif (c'est-à-dire au gouvernement fédéral) pour contrôler et réglementer le commerce, l'éducation, les élections, et toutes les phases de la vie nationale.

Si on constate d'une part, un certain découragement du sénateur Mansfield qui voit la discussion durer de longs

mois, et d'autre part le triomphe non dissimulé du sénateur Russel affirmant que l'opposition est prête à poursuivre le débat jusqu'à la victoire finale, c'est-à-dire le refus de la loi par le Sénat, il ne faut pas oublier, ni négliger la force de l'opinion publique, extrêmement sensibilisée par les manifestations noires de plus en plus nombreuses.



La police lance ses chiens contre les étudiants noirs, à Princess-Ann dans le Maryland

Pour combattre l'apartheid

Divers groupements et personnalités ont tenu ensemble deux Journées d'étude

CINQ groupements s'étaient unis pour organiser à Paris, les 29 février et 1^{er} mars, deux Journées d'étude sur l'apartheid en Afrique du Sud : l'Association pour la Coopération Franco-Africaine, le Comité Anti-Apartheid, la Ligue des Droits de l'Homme, la Ligue Internationale contre l'Antisémitisme, le Mouvement contre le Racisme, l'Antisémitisme et pour la Paix (M.R.A.P.). Ce furent des journées passionnantes et utiles.

Chacun sait que le racisme sud-africain demeure aujourd'hui le plus cruel et le plus insolent, qu'il constitue, en cette seconde moitié du XX^e siècle, un drame anachronisme. Ce problème, pourtant, mérite d'être examiné en détails, et les spécialistes qui sont intervenus en ont souligné tous les aspects.

Au cours de la séance du samedi, à la Ligue de l'Enseignement, M. Henri LAUGIER, ancien secrétaire général-adjoint de l'O.N.U., a évoqué les rapports établis sur l'Afrique du Sud par la commission qu'il présida. On entendit également un rapport sur les implications économiques de l'apartheid (M. STERN), sur les origines et le fonctionnement du système raciste, par le professeur Jean ZIEGLER, de l'Université de Genève.

Le problème juridique fut exposé le lendemain, salle de l'Encouragement, par M^o Léo MATARASSO, tandis que le chanoine AUBERT, le grand-rabbin SCHILLI, le pasteur CHRISTOL faisaient entendre la voix des Eglises et

que diverses associations (C.G.T., C.F.T.C., aPrti Communiste Français, P.S.U., U.N.E.F., Fédération de l'Éducation Nationale, Ligue de l'Enseignement, Christianisme Social, exprimaient leur sympathie par leurs orateurs, leurs délégations ou leurs messages.

Il convient de signaler encore deux interventions d'une portée particulière : celle d'un juriste britannique, M. Tom KELLOCK, observateur au procès qui se déroule actuellement à Prétoria ; celle enfin de M. Robert RESHA, dirigeant de l'African National Congress, qui traça en termes remarquablement clairs et précis un tableau de la situation présente en Afrique du Sud.

La conclusion de cette rencontre, c'est la conviction unanime des participants que le problème de l'apartheid, en dépit de la distance, concerne directement les Français, comme l'exprime avec force la résolution adoptée. C'est aussi la volonté de poursuivre ensemble, au sein d'un Comité de Liaison, l'action contre ce mal mortel et contagieux.

Une importante délégation du M.R.A.P., comprenant notre secrétaire général, Charles Palant, ainsi qu'Albert Lévy, Marie-Magdeleine Carbet, Renée Lacombe, Joseph Creitz, membres du Bureau National, M^o Georges Sarotte, et de nombreux militants, a participé aux travaux de cette conférence. Après ce succès, notre Mouvement redoublera, quant à lui, ses efforts pour informer et mobiliser l'opinion antiraciste dans le cadre de la lutte commune.

Un problème qui NOUS concerne...

Dans la résolution adoptée à la fin des Journées d'étude sur l'apartheid, les participants soulignent notamment « que, dans la lutte contre l'apartheid, les Français ont une responsabilité particulière du fait que, suivant le dernier rapport du comité spécial de l'O.N.U. sur l'apartheid, notre pays est l'un des fournisseurs d'armes du gouvernement sud-africain ».

Ils « assurent de leur solidarité agissante tous ceux qui, quelle que soit la couleur de leur peau, luttent courageusement contre l'apartheid en Afrique du Sud ».

En outre, les participants unanimes décident :

1) de participer activement à la campagne mondiale en faveur de la libération des prisonniers politiques en Afrique du Sud, déjà réclamée par l'assemblée générale des Nations Unies ; ils exigent la libération immédiate des dix accusés du procès qui se déroule actuellement à Prétoria ;

2) d'engager, chacun selon ses principes et ses moyens, les actions si possible simultanées, destinées à informer l'opinion publique de tous les aspects de l'apartheid ;

3) de mobiliser de la sorte tous les secteurs de l'opinion publique française dans la lutte contre l'apartheid en vue d'amener le gouvernement français :

a) à cesser toute livraison d'armes à l'Afrique du Sud ;

b) à appliquer scrupuleusement les résolutions de l'O.N.U. ;

c) à soutenir les propositions destinées à combattre l'apartheid, qui seraient à l'avenir soumises à cette organisation ;

4) de faire partie du Comité de liaison chargé de confronter leurs idées, leurs actions et leurs expériences, de centraliser l'information relative à l'apartheid, ainsi qu'aux actions envisagées ou menées par chacun.

Ils sont menacés de mort à Prétoria

À Prétoria, capitale administrative de l'Afrique du Sud, le 9 octobre 1963, 11 hommes risquaient leur tête. Si l'avocat de la défense obtint un ajournement, si depuis grâce à l'action décidée et rapide de l'O.N.U., le gouvernement Verwoerd a abandonné les chefs d'accusation contre deux des accusés, il n'en reste pas moins que 9 hommes sont encore quotidiennement en danger de mort pour avoir agi en hommes intègres et en héros, pour s'être opposés, dans la lutte pour la liberté de leur peuple, à un gouvernement raciste et nazi.

Qui sont ces hommes que le gouvernement Verwoerd essaie de présenter comme des criminels. Sept d'entre eux : Nelson Mandela, Walter Sisulu, Lionel Bernstein, Govan Mbeki, Ahmed Kathrada, Dennis Godlerg et Raymond Mhlaba sont accusés selon les lois répressives d'Afrique du Sud de faire partie de la direction nationale « d'un mouvement révolutionnaire, l'A.N.C. (African National Congress) ayant pour but de renverser le gouvernement ».

Ils furent capturés, sauf Mandela qui était alors en prison, lors d'une opération policière sur la ferme Goldreich, à Rivonia, près de Johannesburg. Tous sont connus en Afrique du Sud et dans le monde entier, comme des adversaires implacables et courageux de l'apartheid, et tous ont déjà subi à plusieurs reprises eux et leur famille, la féroce répression de Verwoerd.

NELSON MANDELA, 44 ans, fils de maison royale, sportif, avoué.

C'est un des plus célèbres dirigeants de l'A.N.C. Il fut pris en juillet 1962 et condamné à 5 ans de prison pour avoir dirigé la grève de trois jours en mai 1961 et pour avoir ensuite quitté clandestinement le pays pour un voyage dans les pays africains. Il est marié et a deux enfants.

WALTER SISULU : né le 18 mai 1912. Ancien mineur, il devint secrétaire général de l'A.N.C. au moment où ce mouvement entra dans une phase d'action militante.



De gauche à droite : Nelson Mandela, Walter Sisulu, Lionel (Rusty) Bernstein, Govan Mbeki, Dennis Goldberg, Ahmed Kathrada, Raymond Mhlaba

En 1963, il est condamné à 6 ans de prison « pour avoir persévéré dans les buts de l'A.N.C. » interdite. Placé en résidence surveillée 24 heures sur 24, avant l'application de sa peine, il s'échappa et vécut dans la clandestinité jusqu'à « l'opération Rivonia ». Sa femme, Albertina, infirmière, et son fils Max, âgé de 17 ans, furent également détenus en application de la loi « no-trial » (détention qui peut être reconduite durant 90 jours sans qu'il y ait procès).

GOVAN MBEKI, RAYMOND MHLABA et **AHMED KATHRADA** qui fut un des leaders de l'organisation militante « Transvaal Indian Youth Congress », occupent tous des postes importants dans la direction de l'A.N.C. ; ils sont surtout connus dans leur région, la province du Cap Est.

LIONEL (RUSTY) BERNSTEIN, architecte de 43 ans, membre du Parti Travailleur, du Parti Communiste et du « South African Congress of Democrats » (organisation de blancs liée à l'A.N.C. et interdite maintenant). Il est aussi écrivain de talent et collabora avec des journaux et des publications maintenant interdites dans lesquels il s'élevait contre l'apartheid. Sa femme, Hilda, est journaliste et ancien « City Councillor » (conseiller municipal) de Johannesburg. Ils ont quatre enfants.

DENNIS GOLDBERG, né en 1932, s'engagea encore étudiant dans la lutte contre l'apartheid et fonda à l'Université du Cap, l'organisation antiraciste « Mo-

dern Youth Society ». Il était ingénieur, lorsqu'il devint président du « Congress of Democrats », mais fut licencié sous la pression de la police après son arrestation durant l'état d'urgence de 1960. Sa femme Esmé est aussi en prison en application de la loi « no-trial ». Ils ont deux enfants.

Avec ces sept leaders de mouvements politiques, quatre autres furent arrêtés lors de « l'opération Rivonia » et accusés d'avoir exécuté avec eux de nombreux actes de sabotage (plus de 200). Ce sont :

ELIAS MOTSOLEDI, 42 ans, syndicaliste connu, et membre de l'A.N.C. jusqu'à son interdiction en 1953.

ANDREW MLANGENI, ancien conducteur d'autobus, militant de l'A.N.C., qui joua un rôle important à la Conférence Panafricaine de Maritzbourg en 1961.

Les deux derniers sont maintenant remis en liberté : Bob Hepple, dès l'ouverture réelle du procès le 29 octobre 1963, et James Kantor, il y a quelques jours. Ce dernier avait été arrêté simplement parce qu'il était le beau-frère et associé de Harold Wolpe qui s'était enfui de prison et avait quitté l'Afrique du Sud, quelques mois avant.

★

Tous ces hommes luttent depuis longtemps pour que règne la démocratie et la liberté en Afrique du Sud. Mandela, Sisulu, Kathrada et Bernstein furent parmi les accusés du « procès pour trahison » intenté sans succès à 156 personnes, de 1956 à 1961. Les sept leaders ont été emprisonnés des mois durant, sans chef d'accusation ni procès, lors de la déclaration d'« état d'urgence » en 1960.

Après leur arrestation, les accusés ont été incarcérés en vertu de la célèbre loi « no-trial » (« General Law Amendment Act » de 1963).

Jean Ziegler, dans son livre « La Contre-Révolution en Afrique » paru aux éditions Payot, définit parfaitement cette loi : « Il (l'officier de police) peut garder le suspect en état de détention pendant une période de quatre-vingt dix jours et le mettre au secret le plus absolu de manière qu'il n'ait de contact avec un avo-

cat qu'avec l'autorisation des autorités. Ce délai de 90 jours n'est pas un maximum : quand il a pris fin, le suspect peut être immédiatement arrêté de nouveau et détenu pour une autre période de 90 jours, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il ait répondu d'une façon satisfaisante aux interrogatoires. ».

On peut facilement imaginer ce que cette dernière phrase sous-entend : tortures mentales, accompagnées de menaces et de tentatives de corruption pour briser le moral de l'accusé, et brutalités physiques (deux détenus, Solwandle Ngudle et John Simon, sont morts après avoir été torturés dans leur cachot ; deux autres sont enfermés dans un hôpital psychiatrique).

Des accusés physiquement ruinés, des témoignages anonymes, des questionnaires, débats, et interrogatoires de pure forme, à l'aspect dérisoire encore accentué par le rituel de la police sud-africaine, une presse acquise au gouvernement qui ne publiera jamais ce qui est dit à la décharge des inculpés, la volonté de Verwoerd de faire condamner à mort, avec une apparence de légalité, tous ces dirigeants : tels sont les éléments du procès de Prétoria. Et, si les accusés plaident non-coupables, ce n'est pas parce qu'ils nient avoir lutté contre le fascisme qui règne en Afrique du Sud, mais parce qu'ils estiment qu'aucune notion de culpabilité ne peut être retenue contre ceux qui combattent un régime inhumain.

Pour sauver la vie des neuf hommes, une puissante campagne mondiale d'information et de pétitions est organisée. Déjà, par 106 votes contre un (celui de l'Afrique du Sud), l'Assemblée Générale de l'O.N.U. a adopté une résolution condamnant le gouvernement Verwoerd, l'appelant à cesser d'user de l'arbitraire, et à relâcher tous les prisonniers politiques. Une pétition circule et il nous appartient, à nous antiracistes conséquents, de la signer, de la diffuser, de tout mettre en œuvre pour que la vie de ces démocrates, de ces militants antiracistes soit sauvée.

(On peut demander au M.R.A.P., 30, rue des Jeûneurs, Paris-2^e, le texte de cette pétition.)

DOROTHEE BIS

37 - 39, RUE DE SEVRES

LIT : 86-11

Pour le 15^e anniversaire du M.R.A.P.

1964 est l'année du XV^e anniversaire du Mouvement contre le Racisme, l'Antisémitisme et pour la Paix (MRAP). Diverses manifestations le marqueront avec un éclat tout particulier. Retenez les dates ci-dessous, afin de pouvoir y participer et les faire connaître autour de vous. Ainsi, vous contribuerez au renforcement du M.R.A.P. et de son action, au rayonnement des idéaux qu'il sert sans défaillance depuis 15 années.

Dimanche 26 Avril à 20 h. 30
GRAND GALA AU T.N.P.
 pour la Première de « SAMSON »
 (Voir page 15.)

★
Dimanche 24 Mai
JOURNÉE NATIONALE contre
le racisme, l'antisémitisme et pour la Paix
au Palais de l'U.N.E.S.C.O.

Lundi 29 et mardi 30 Juin
LES ARTISTES CONTRE LE RACISME
Exposition-vente d'œuvres d'art
au Musée Galliera

★
 ● Dans le courant du mois d'avril, le **PRIX DE LA FRATERNITE**, fondé par le M.R.A.P. en 1955, sera attribué pour la huitième fois par un jury d'éminentes personnalités à « l'œuvre qui aura le mieux contribué dans l'année à servir et exalter l'idéal antiraciste ».

★
 ● **PLUSIEURS OUVRAGES ET DOCUMENTS** sur le racisme et la lutte antiraciste seront édités pendant l'année 1964 avec le concours du M.R.A.P.

Le carnet de DL

Le professeur Alfred KASTLER
à l'Académie des Sciences

M. Alfred KASTLER, professeur à la Faculté des Sciences et à l'Ecole Normale Supérieure, l'un des physiciens français les plus éminents vient d'être élu à l'Académie des Sciences, en remplacement du professeur Ribaud.

Nous adressons à M. Kastler, qui est membre du comité d'honneur du M.R.A.P., nos plus vives félicitations.

★

Jean LURÇAT
à l'Académie des Beaux-Arts

Un grand ami du M.R.A.P., Jean LURÇAT, le rénovateur de la tapisserie française, peintre, céramiste, fresquiste et décorateur, a été élu à l'Académie des Beaux-Arts, au fauteuil de Jean-Gabriel Domergue, par 36 voix sur 38 votants.

Qu'il trouve ici l'expression de nos félicitations chaleureuses.

NOS DEUILS
Léon MOUSSINAC

Nous avons appris avec émotion la mort de Léon MOUSSINAC, à la suite d'une crise cardiaque. Il était âgé de soixante-quatorze ans.

Il fut avec Louis Delluc, le premier des critiques cinématographiques, et aussi un des premiers écrivains du cinéma. Promoteur des ciné-clubs, c'est lui qui révéla au public « Le cuirassé Potemkine » et Eisenstein.

Président du C.N.E. (Comité National des Ecrivains), il avait maintes fois manifesté sa sympathie à notre Mouvement. Il était membre du Comité de Parrainage de l'exposition d'œuvres d'art qui aura lieu cette année sous l'égide du M.R.A.P., au Musée Galliera.

Nous exprimons à Mme Moussinac et à sa famille, notre douloureuse sympathie.

● Notre dévoué ami, M. NUTKOWITCH, militant de la Société Lodz, a eu la douleur de perdre sa femme dans un tragique accident. Nous voulons lui affirmer ici, en ces circonstances douloureuses, notre affectueuse sympathie.

● Nous avons appris avec douleur le décès de notre ami Simon BERENBLIT, président de la Société « Fraternelle Israélite ». Nous exprimons à sa femme, à son fils et à toute sa famille nos sincères condoléances.

UN DEBAT A « TRIBUNE AFRICAINE »

Le 20 février dernier, M^e Jean Nadd, membre du Conseil national du M.R.A.P., a fait une conférence sur le racisme à « Tribune Africaine », association qui groupe de futurs hauts fonctionnaires français et africains d'Afrique francophone.

Devant une assistance nombreuse, le conférencier parla des lignes de force et des thèmes d'inspiration du racisme, de ses manifestations principales et des moyens de lutte, puis engagea le débat

Conférences et assemblées

POUR LES LYCEENS :
« ETOILES » LE 22 MARS

Le Comité du M.R.A.P. du Lycée Jacques-Decour organise, le dimanche 22 mars, à 10 heures, au Studio 43, une séance cinématographique.

Le film germano-bulgare, réalisé par Konrad Wolf : « Etoiles », sera projeté, et suivi d'un exposé de Jean Schapira sur l'internationale néo-nazie.

Les jeunes organisateurs comptent sur la présence de leurs camarades des Lycées Jules-Ferry, Lamartine, Condorcet, Voltaire, Honoré-de-Balzac, Buffon, Charlemagne...

A CORMEILLES-EN-PARISIS :
« LE VICAIRE »

Sous l'égide du cercle culturel « Plaisir de connaître », le 24 mars, à la salle Perrier, 38, rue Gabriel-Péri, aura lieu un débat sur « Le Vicair » et le nazisme avec la participation de François Darbon et Jorge Semprun. Charles Palant, secrétaire général du M.R.A.P., assurera la présidence de la soirée et interviendra au nom de notre Mouvement.

A ST-REMY-DE-PROVENCE

L'Union Rationaliste organise le 14 avril, à Saint-Rémy-de-Provence, avec la participation de M^e Jean Schapira, secrétaire national du M.R.A.P., une conférence sur le thème : « Y a-t-il une question juive ? ».

A LEZIGNAN :
LE PROBLEME GITAN

Le 15 avril, à Lézignan, dans l'Aude, à la Maison des Jeunes et de la Culture, Roger Maria, membre du bureau national du M.R.A.P., fera une conférence sur le problème gitan.

EXPOSITION DANS LE 18^e

Le Comité du M.R.A.P. du 18^e arrondissement, organise, avec le groupe protestant de la Maison Verte, une exposition de photos et documents sur le racisme, durant laquelle auront lieu diverses conférences et projections cinématographiques. Cette exposition se tiendra les 18 et 19 avril, à la Maison Verte, 127, rue Marcadet.

CLERMONT-FERRAND :
LE RACISME EN 1964

La section clermontoise du M.R.A.P. organisait, le 19 février dernier, une conférence ayant pour thème : « Le racisme dans le monde en 1964 ».

La réunion était placée sous la présidence de M. Dantziger, président du Comité local. Mme Schnerb, professeur honoraire, agrégée d'Histoire et de Géographie,

présenta la conférencière, Madeleine Rebérioux, assistante à la Sorbonne et membre du bureau national du M.R.A.P.

Devant un auditoire très intéressé, Madeleine Rebérioux évoqua successivement les formes que revêt le racisme aux U.S.A., en Afrique du Sud, en France, et conclut sur la nécessité d'une législation antiraciste plus vigoureuse, selon le but que s'est assigné le M.R.A.P.

« LE VICAIRE » A NIMES

Sous l'égide du Cercle nimois de la Ligue de l'Enseignement, notre ami Roger Maria a donné, au Lycée de garçons, une conférence sur « Le Vicair ».

La soirée était présidée par M. le Professeur Raullet. Un public nombreux et attentif, montra, à diverses reprises, son intérêt pour les nombreux problèmes que soulève « Le Vicair ».

« La Jeune Fille »... à LILLE

Au cours de la « première » cinématographique du film de Bunuel, « La Jeune Fille », le 18 mars, au cinéma « Le Paris », Marie-Magdeleine Carbet, membre du Bureau National du M.R.A.P., assurera la présentation de l'œuvre de Bunuel.

... et à Valenciennes

Le 24 mars, c'est M^e Jean Schapira, secrétaire national du M.R.A.P., qui présentera le film à Valenciennes.

« Come Back Africa »
au Comité d'Action du Spectacle...

Le 11 mars, une soirée consacrée à l'Afrique du Sud et placée sous l'égide du M.R.A.P. était organisée par le Ciné-Club du Comité d'Action du Spectacle. Le programme très chargé se déroula devant un public nombreux : une partie artistique avec la chanteuse Colette Magny, un court métrage entièrement réalisé par des Sud-Africains : « La soupe à la citrouille » ; l'intervention de Marie-Magdeleine Carbet au nom du M.R.A.P., et enfin le film de Rogosin : « Come Back Africa ».

... et au Ciné-Club Gérard-Philippe

Le 20 mars, à 21 heures, au Ciné-Club Gérard-Philippe, 3, avenue Mathurin-Moreau (Maison des Syndicats) aura lieu la projection de « Come Back Africa ». Albert Lévy, secrétaire national du M.R.A.P. fera un exposé sur l'Afrique du Sud.

Albert MEMMI et Roger IKOR

à l'E.N.S. de Fontenay-aux-Roses

EN invitant Albert Memmi et Roger Ikor, notre but n'était pas de rouvrir une polémique autour du « Portrait d'un Juif » et des « Fils d'Avrom » mais de voir quels problèmes fondamentaux ces deux livres posent aux antiracistes.

Il s'agit d'abord de comprendre ce que peut signifier concrètement la lutte contre l'antisémitisme. Quels en sont les tenants et les aboutissants ? Une première direction s'impose : procéder à une démystification complète de l'homme juif, procéder à un inventaire détaillé de la condition juive en tant que condition opprimée ; rechercher les mécanismes de l'oppression pour découvrir les moyens de les détruire. C'est à cet inventaire que se livre A. Memmi dans le « Portrait d'un Juif ».

Four A. Memmi, la « question juive » existe encore parce que les conditions socio-historiques qui créent « le malheur d'être juif » n'ont pas encore été modifiées. Elles peuvent l'être, mais comment ? Sans doute, Memmi ne nous a pas encore livré « d'issue », il n'a pas encore donné la réponse spécifique à ce type d'oppression particulière ; cependant il en a posé d'une manière sous-jacente la condition : « de quelle manière cette réponse peut-elle tuer l'oppression sans que pour cela l'homme juif soit nié comme tel ? » Nous cernons là un problème important que nous avons posé avec beaucoup de vigueur, sans pour autant être parvenus à le résoudre.

En effet, la seule « raison » du racisme en général nous la trouvons dans un certain nombre de conditions objectives telles qu'elles créent le « malheur d'être juif » ou le malheur d'être noir ou le malheur d'être arabe... bref, le malheur d'être autre. Et certes nous pensons que la lutte antiraciste doit viser d'abord à faire accepter que ces différences soient reconnues comme telles et non pas valorisées ou dévalorisées... Cette attitude allant de pair, réaffirmons-le, avec une lutte pour que changent les conditions socio-historiques génératrices d'oppression.

Bref, il s'agit de reconnaître l'autre comme un homme à part entière, ni meilleur ni pire que nous, mais sans le nier pour autant dans sa spécificité, sans l'obliger à renoncer à lui-même. Mais qu'est-ce que cela signifie exactement pour le juif ?

R. Ikor répond : cela ne signifie rien pour un homme d'origine juive qui n'est pas religieux et qui n'appartient pas à la nation juive. Et certes, pour le petit fils d'Avrom, la « question juive » n'a aucun sens. Il n'est pas séparé. Le fait d'être d'origine juive ne lui est pas constitutif. Allons plus loin... dans l'optique des « Fils d'Avrom » poser une séparation, une différence, apparaîtrait ici au contraire comme une attitude raciste.

Alors ?
 Nous ne restons pas sur cette contradiction apparente car une question rebondit : nous savons, et chaque jour, nous en apporte, hélas, le témoignage, que l'antisémitisme existe encore, que certaines conditions objectives subsistent ici et là, qui font du juif un opprimé. Défini alors négativement par l'opresseur, sa revendication ne peut pas être une revendication d'intégration puisqu'on le rejette. Il veut alors s'affirmer positivement, affirmer sa judéité, et cela qu'il soit ou non religieux.

Quel peut être alors le contenu de ce mot « judéité », s'il n'est ni religieux ni national ; est-ce qu'il n'existe pas chez tout juif un attachement irréductible à sa communauté, même s'il ne s'agit que, comme le dit Roger Ikor, d'un attachement « sentimental » ?

C'est à ce problème final que nous ont amenés respectivement « Portrait d'un Juif » et « Les Fils d'Avrom » et peut-être, par ce biais, pouvons-nous souligner la complémentarité de ces deux recherches plutôt que leur opposition radicale comme on l'a fait bien souvent.

Nicole CARNEZ,

Secrétaire du Comité du M.R.A.P. de l'Ecole Normale Supérieure, Fontenay-aux-Roses.

LES ARTS

par

Guy DORNAND

La belle actualité artistique de

ce mois de mars



WEISBUCH

BUFFET

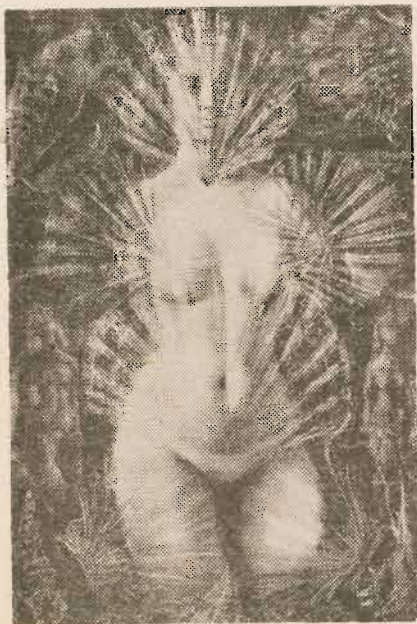
ET SON « MUSEUM »

Pour s'étonner du thème choisi par Bernard Buffet — les Insectes, le Monde animal — en vue de son

exposition annuelle chez David et Garnier, il faut n'avoir pas connu la fièvre, les prédilections de l'entomologiste. Il faut être fermé au monde animal, du rhinocéros au crapaud, pour s'ébahir de voir Buffet mué en Henri Fabre de la peinture. Tout comme le prodigieux ermite de Sérignan, Buffet s'est penché sur le scarabée ou le capricorne, émerveillé devant un Robert-le-Diable, inquiet devant une mante religieuse. Devant celle-ci ou tel lépidoptère il s'est plu à imaginer le redoutable monstre qu'ils seraient si la nature leur avait donné une taille supérieure à la nôtre... D'où les statues faites de tubes métalliques, de filins, de bois, de carton, colorées... mais toujours avec la plus rigoureuse fidélité à la couleur.

On (on : les sectateurs de l'informe) le lui pardonnerait si cela ne ressemblait à rien. Mais non : Buffet ne s'en ressent pas pour le défiguratif!

Excusez-le — ce que vous ferez plus volontiers encore après avoir lu le très beau, très lucide texte écrit par Maurice Druon — les légendes, si intelligemment compréhensives et poétiques d'Annabel qui accompagnent les éloquentes photos de Luc Fournol (vivant reportage à Château-l'Arc) et les très nombreuses reproductions (pleine-page) d'œuvres de l'album ci-dessus cité, consacré à *Bernard Buffet* (Hachette, édit.).



M. BORDET

et ses filles-fleurs de rêve

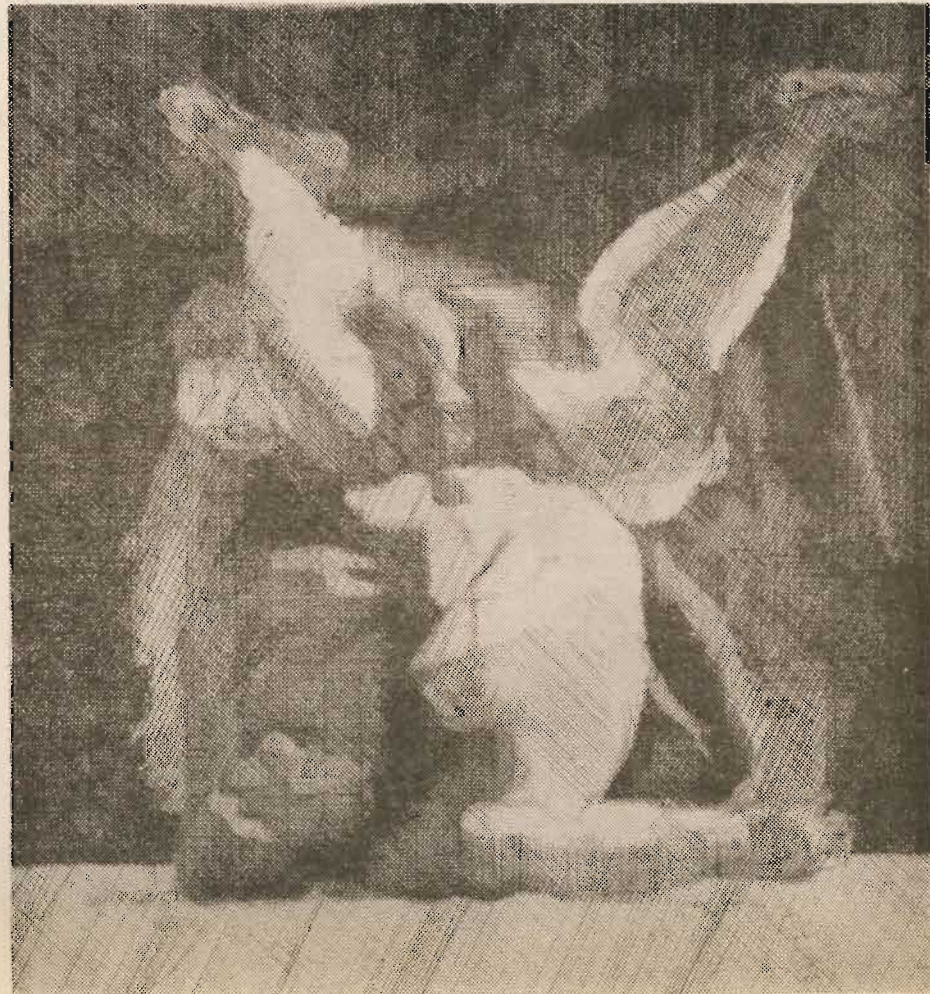
Close maintenant voici bien l'une des plus séduisantes expositions de cette époque : celle des lavis dans le climat poétique desquels cette artiste, éminente par sa science du dessin et sa connaissance de la morphologie, suscite et anime des êtres vénustes porteurs d'ésotériques et troublants messages (Galerie Ror Volmar).

Marquerite BORDET :
Les Coquillages.

LA GRAVURE

SOUS LE SIGNE DE JACQUES VILLON

Si évidents, si incontestables que soient les mérites et les progrès de celle-ci — fruits d'un incessant et remarquable perfectionnement technique — il faut que chacun se persuade qu'une reproduction industrielle, si parfaite soit-elle, n'est jamais (*jamais*) qu'une image sans valeur artistique, car elle échappe à l'artiste, au créateur. Tandis que l'estampe : gravure (eau-forte, burin, taille-douce, pointe sèche, aquatinte, ou manière noire) ou lithographie (en noir ou en couleurs) est, en principe, une œuvre d'art, parce qu'elle porte la marque, l'empreinte de l'artiste qui l'a réalisée, tirée lui-même — parce qu'elle est reproduite à peu d'exemplaires —



Jacques VILLON : La lutte, 1939 - Eau forte

Un juste hommage à BELA CZOBEL

ARRIVE à Paris en 1904, poussé vers la Mecque de la peinture par une vocation déjà affirmée qu'attisait l'influence de l'impressionnisme sur la peinture hongroise ou début du siècle, Czobel nous revient, prodigieux de verve vivace, en dépit de ses quatre fois vingt ans. L'admirable c'est que ni son regard, ni son esprit, ni son pinceau n'ont pris de l'âge. Du fauvisme initial qui le subjuguait il a gardé le sens de la vie intense, la passion de la couleur. Mais son souci permanent, sa possession du dessin, sa méditation ont conféré à ses dons de coloriste une persuasive puissance d'émotion.

Ainsi que l'écrivit George Besson, dans la gerbe d'hommages rendus à ce maître par un nombre important d'écrivains répondant à l'appel chaleureux de Waldemar Georges, George Besson a raison d'écrire ces mots :

« Il est équitable que Paris reconnaisse, en 1964, avec quelque solennité, le caractère exceptionnel de la magie de la peinture toute de feu et d'ombre de Bela Czobel. Grâce à la somptuosité de son très savant langage pictural, le plus Parisien des Hongrois et le moins exhibitionniste des peintres s'est installé, depuis longtemps avec autorité, parmi les représentants les plus originaux de l'Ecole de Paris, c'est-à-dire dans l'histoire de la peinture européenne de ce siècle. »

Nul doute à garder : Czobel est bien l'un des plus caractéristiques représentants de l'Ecole de Paris et — entre Soutine, Vuillard et Rouault, le chaînon hongrois des liens profonds reliant le lyrisme et le mystère poétique de l'Est au réalisme et au pathétique humanisme français.



Bela CZOBEL : Jeune Fille assise (1962)

en un mot, parce qu'elle est une œuvre personnelle au même titre qu'un dessin, une aquarelle, voire une huile. (Rappelons les prix considérables obtenus aux enchères par les estampes des Grands de jadis ou d'hier.)

Or, il advient que grâce à quelques zéloteurs tenaces, et bien sûr, d'abord grâce au talent d'artistes authentiques, l'estampe connaît un essor bénéfique dont témoignent quelques manifestations exceptionnelles coïncidant avec l'annuelle exposition (la 47^e) de la Société des Peintres Graveurs Français (à la Bibliothèque nationale, galerie Mansart).

Présidée par le pur artiste, par le peintre, par le graveur éminent qu'est Pierre Dubreuil (avec Lurçat et Gromaire l'un des réorganiseurs de la Tapisserie), cette société qui peut se flatter d'avoir accueilli ou invité tous les maîtres contemporains de l'estampe, n'a pas cru pouvoir mieux démontrer fidélité à sa mission organique qu'en rendant, un an après sa mort, un hommage fervent à Jacques Villon. A Jacques Villon dont même les plus séduisantes prouesses du coloriste ne peuvent rejeter dans l'ombre les virtuosités, les réussites du graveur : que ce soit celui qui illustra le *Courrier français*, l'*Assiette au beurre* (et même le *Froufrou!*) ou que ce soit l'étonnant, le prodigieux orchestrateur de compositions linéaires qui constituent une part primordiale de l'apport du cubisme. Aux justes éloges que lui décerne Julien Cain, comment ne pas joindre le témoignage majeur — si exact — que lui dédie l'admiration de Marcel Gromaire évoquant la clarté de son regard bleu : « ce regard qui, face à un monde qui se débat dans l'absurde, affirmait la présence humaine dans ce qu'elle a de meilleur ».

En même temps qu'à Paris est adressé à l'œuvre de ce vrai maître un hommage mérité, grâce à la dynamique action de Louis Carré : le « Museum of Fine Arts » de Boston (Etats-Unis) s'honore en présentant un panorama complet de l'œuvre de Villon « master of graphic art ».

FELICITATIONS AUX JURYS DU SALON DES PEINTRES TEMOINS DE LEUR TEMPS, QUI, AUTOUR DE KISCHKA, ONT COURONNE, POUR 1964, COMME CRITIQUE, ROBERT REY ET, COMME PEINTRE, MICHEL KIKOINE.

Jean-Claude CARRIERE (dialoguiste) : « Par ce film BUNUEL a voulu dénoncer le racisme »...

JEAN-CLAUDE CARRIERE, qui a collaboré avec Bunuel, comme scénariste-dialoguiste, et qui tient le rôle du prêtre dans le film, s'est très gentiment prêté à l'interview :

— Avez-vous apporté beaucoup de modifications à l'adaptation cinématographique du livre ?

— Quelques-unes. Dans le livre, le personnage de la femme de chambre est un personnage essentiellement passif, qui subit l'influence de Joseph sans se rebeller. C'est un personnage-spectateur, c'est Octave Mirbeau lui-même. Dans le film, il fallait qu'elle ait une espèce de révolte, qu'elle dénonce Joseph, qu'elle fabrique une fausse preuve pour le faire accuser du meurtre de la petite fille.

D'autre part, le film a été rajeuni ; il se passe à une époque plus proche de nous : l'action se déroule, non plus en 1895, au moment de l'Affaire Dreyfus, comme dans le livre, mais dans les années 30. Joseph ne lit plus La Libre Parole, de Drumont, mais l'Action Française.

— 1930, n'est-ce pas l'année même de la sortie du film de Bunuel, L'Age d'or ?

— On a dit, dans la presse, que Le Journal



Jean-Claude Carrière

aient attaqué le Studio 28 où passait L'Age d'or ?

— L'antisémitisme peut difficilement se séparer d'un état d'esprit général de la bourgeoisie de droite de l'époque. Et en attaquant Bunuel, qui était un esprit libre et gênant, démolisseur de la morale bourgeoise, les antisémites avaient la volonté

— En réalisant Le Journal d'une femme de chambre, Bunuel a-t-il voulu dénoncer l'antisémitisme ?

— C'est absolument certain. L'antisémitisme n'est qu'un élément parmi d'autres, d'un état d'esprit contre lequel Bunuel se lance avec toutes ses armes depuis très longtemps. Bunuel va à fond. Dans Le Journal d'une femme de chambre, cela prend d'autant plus de relief que le film se situe au début de la période hitlérienne.

— On a prétendu que les problèmes soulevés par Bunuel étaient démodés, qu'il était inutile de réveiller des querelles éteintes. C'est faux. Et, je suis tout à fait d'accord avec Bunuel sur ce plan. Cette querelle est loin d'être éteinte. Et des œuvres comme celle-ci, comme Le Vicaire aussi, sont nécessaires. Par assimilation et ressemblance, il faut mettre le spectateur en garde contre des manifestations antisémitiques qu'il pourrait constater aujourd'hui encore. Les insultes envers les juifs, dans le film, pourraient aussi bien être destinées, et elles l'ont été, aux Noirs, aux Jaunes, à tous les « métèques ». Je dois ajouter, d'ailleurs, que Bunuel, à l'époque de L'Age d'or, avait été aussi traité de « métèque » par les « activistes » de 1930.

— Pour conclure, comment définiriez-vous ce film ?

— Je pense, et je suis sûr que Bunuel serait d'accord avec moi, que Le Journal d'une femme de chambre est un film qui milite à vos côtés. Mais, je tiens encore à insister sur l'assimilation qui est faite de l'antisémitisme et du sadisme. C'est un monstre qui crie « Mort aux juifs ! », et il ne sera pas puni. Cela risque de troubler les gens, mais à cette époque, on n'internait pas les gens qui criaient : « Mort aux juifs ! », et cette absence de châtiement laisse prévoir les émeutes de 1934 et la montée du nazisme.

Michel PICCOLI : « Le monde haineux de notre siècle »...

« Un film où l'on crie « Mort aux juifs » passe dans un cinéma parisien !... Un spectateur qui, sans doute, n'a pas vu le film en entier, ou ne l'a pas pleinement compris, s'en est ému et a protesté.

Michel Piccoli, qui tient un rôle important dans « Le Journal d'une femme de chambre », nous a envoyé cette mise au point :

SOUÇONNER Bunuel de pouvoir faire un film raciste, cela serait méconnaître l'homme et son œuvre ; ce qui peut être pardonnable.

Ne pas avoir connu ou ignoré l'existence d'un Chiappe pourrait l'être également. Chiappe fut l'artisan de l'interdiction de « L'Age d'or », film pilote de Bunuel et du surréalisme. On lacerait l'écran et l'on cria « A bas les communistes, à bas les juifs », encore, déjà. Chiappe est donc présent à plus d'un titre dans ce film.

Bunuel est un homme honnête au sens noble du mot, et un combatif au sens respectueux de l'individu. Chacun pleinement conscient a participé au tournage de ce film peignant froidement le monde haineux de notre siècle. A quiconque ayant pu interpréter le cri « Mort aux juifs » comme une suite aux mots d'ordre qui se sont élevés si violemment depuis 30 ans, je conseillerai et même ordonnerai de bien vouloir faire les frais d'une nouvelle place de cinéma et de regarder ce qui se passe, ce qui se dit, et comment et pourquoi dans « Le Journal d'une femme de chambre ».

La foudre finale est bien plutôt l'orage annonciateur des catastrophes suivant les années 28, époque où se situe l'action du film et qui fut bien un des nids du cataclysme hitlérien.

Où bien encore la pluie qui lavera tout cela.

Souçonner ce film d'être un film antisémite deviendrait une provocation douteuse.



Françoise Lugagne, Jeanne Moreau, Georges Geret et Michel Piccoli (de dos), dans une scène du film.

d'une femme de chambre était une revanche de Bunuel sur les manifestations nationalistes qui avaient accompagné les représentations de L'Age d'or.

— Je ne le pense pas vraiment. Vous savez qu'une certaine campagne de la presse de la réaction avait réussi à faire interdire L'Age d'or par le préfet de police de l'époque, Chiappe. Et comme Joseph crie : « Vive Chiappe ! » lors du défilé des « activistes » de l'Action Française, peut-être y a-t-il eu assimilation.

En réalité, le roman de Mirbeau intéressait Bunuel pour plusieurs raisons. D'abord un certain aspect érotique débouchant sur le fétichisme. Toutes les perversions sexuelles intéressent Bunuel, qui est très renseigné sur ce sujet, mais qui garde tout de même, à cet égard, l'attitude d'un humoriste ; et surtout, la peinture d'une bourgeoisie décadente qui pratique, d'ailleurs, toutes ces perversions sexuelles. Pour la première fois, il trouvait dans un livre le portrait d'un extrémiste de droite doublé d'un assassin sadique. Il a mis l'accent sur ce deuxième aspect, à savoir que dans le roman, on n'est pas absolument sûr de la culpabilité de Joseph, tandis que dans le film, il n'y a plus de doute, c'est vraiment Joseph le meurtrier. Bunuel a voulu conserver ce personnage parce que c'était pour lui une façon indirecte de dire ce qu'il pensait des extrémistes de droite. Il lui fait d'ailleurs tenir des propos tels que : « A bas les métèques... mort aux juifs ! »... « Moi, des juifs, si j'en rencontrais, j'en tuerais tous les jours », ou « Ah ! si j'étais à Paris, j'en étriperais de ces maudits youpins ». Mais Bunuel n'a fait que reprendre ces passages chez Mirbeau.

— Comment expliquez-vous le fait que ce soit surtout les ligues antijuives qui

Georges GERET : « Une leçon à ne pas oublier »...

GEORGES GERET, dans le film, incarne le personnage de Joseph ; militant royaliste, fasciste et antisémite convaincu, homme à tout faire des riches propriétaires du « Prieuré », le domaine normand des Rabour ; valet, cocher, garde-chasse aux allures inquiétantes et bourruées.

Mais Georges Geret, dans la vie, est un homme extrêmement sympathique, tout le contraire du sinistre Joseph :

— Georges Geret, vous interprétez dans le film, un des principaux rôles.

— Oui, je suis Joseph, cet homme inquietant qui, lorsqu'il n'est plus le valet aux tâches domestiques, devient un propagandiste royaliste, agitateur politique lisant « L'Action Française », inondant la région de tracts antisémitiques, et criant « Mort aux juifs » dans les manifestations fascistes. Joseph, c'est aussi un indicateur de police, et surtout un meurtrier, un monstre sadique qui a violé une petite fille... Tout cela se tient.

— Cela doit être assez difficile de s'identifier complètement à un aussi triste personnage.

— Je dois dire que j'incarne très souvent des policiers, des « durs », des

gangsters, tous personnages avec lesquels je ne m'identifie pas. Mais je joue cependant avec le maximum de conviction pour atteindre le but, qui est de faire réfléchir le spectateur.

Dans « Le Journal d'une femme de chambre », il importait de jouer vrai pour que le spectateur touche vraiment du doigt un problème, celui de l'antisémitisme ici, problème toujours existant.

Le personnage de Joseph, je le comparerais volontiers avec Arturo Ui ; c'est un porte-parole prophétique. Il exerce une espèce de fascination sur le public, comme Joseph, d'ailleurs ; c'est le pouvoir de fascination du monstre.

— Pensez-vous qu'un tel film constitue un apport à la dénonciation de l'antisémitisme ?

— Mais absolument. « Le Journal d'une femme de chambre » a une portée éducative. Ce sont les événements qu'il relate, ces manifestations, où l'on crie « Mort aux juifs » sous la protection de la police qui ont permis à l'antisémitisme de prendre la forme violente que l'on sait. Je pense d'ailleurs que le coup de tonnerre, l'éclair de la fin préfigure la mort du fascisme et son abaissement, avec la période 1939-1945. C'est une leçon.

« Il faut fixer et condamner ces événements que l'on a trop tendance à oublier... »

LE JOURNAL D'UNE FEMME DE CHAMBRE

« Le Journal d'une femme de chambre » est un film de Luis Bunuel, tiré du fameux roman d'Octave Mirbeau. Bunuel a transposé le récit de l'héroïne de Mirbeau, qui se situait à la fin du siècle dernier, dans les années 30. Ces années 30 avaient vu la montée, lente, mais sûre du fascisme en Europe. On ne prenait pas au sérieux les crétins au béret basque qui brandissaient « L'Action Française », pas plus qu'on ne tenait pour intelligent un certain Adolf Hitler, peintre du dimanche et caporal, qui faisait des plaisanteries de mauvais goût dans des brasseries munichoises. Un peu partout, dans cette même Europe, mal remise d'une vieille guerre, on trucidait les juifs. Il fallait bien que jeunesse se passe, et un juif de plus ou de moins, n'est-ce pas, ma chère ? Ne sont-ils pas le sel de la terre, et notre terre commence à être trop salée, etc. On connaît tous les lieux communs. Les petits fascistes étaient des rigolos, après tout.

Or, à la même époque, le cinéma cherchait sa voie. Un jeune cinéaste espagnol, lié aux surréalistes, donnait « L'Age d'or », un film qui démantelait avec tureur et fébrilité une société basée sur la folie et la dégradation de toutes les valeurs humaines. Ce cinéaste était Luis Bunuel. Et le 5 décembre 1930, le Studio 28, qui projetait « L'Age d'or », fut saccagé par les « Jeunes filles antijuives » aux cris de « Mort aux juifs ! » et « On va voir s'il y a encore des chrétiens en France ! » Le récit de cette manifestation fut fait par différents journaux et on peut citer, entre autres, « Le Petit Oranais » du 12 décembre 1930 (cité par Georges Sadoul dans « Les Lettres Françaises » du 5 mars dernier) : « Une importante manifestation antijuive a eu lieu à Paris dans un cinéma judéo-bolchéviste. Depuis quatre jours, le scandale s'étalait sur l'écran. Les antisémites ont trouvé qu'il avait assez duré, et qu'il fallait infliger une leçon à ces messieurs de la synagogue. C'est ainsi qu'une centaine de personnes appartenant tant à la Ligue des Patriotes qu'aux Jeunes antijuives (...) se rendirent au cinéma, bien décidées à protester contre cette infection. Que les juifs se tiennent tranquilles, et nous nous tiendrons tranquilles... »

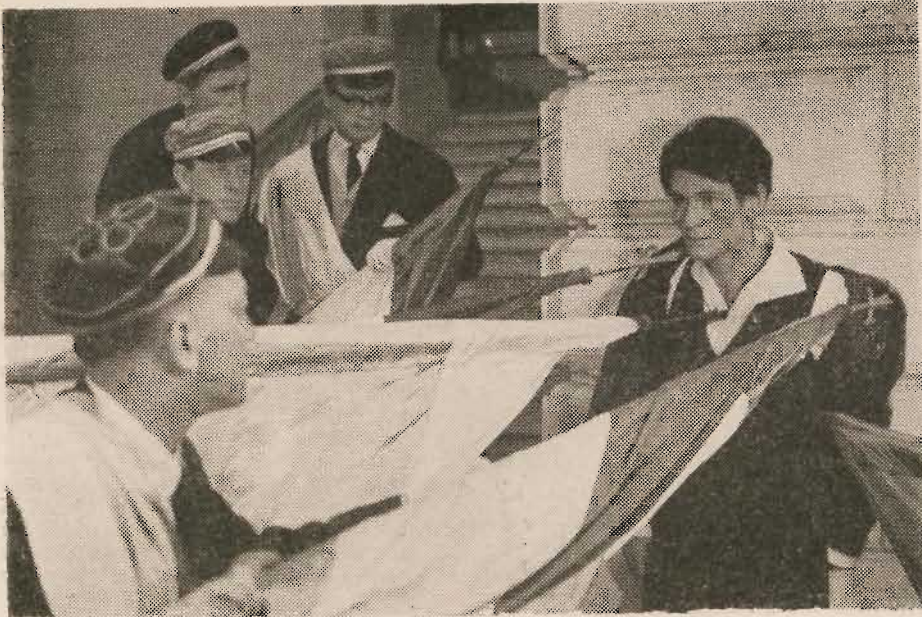
La vengeance, dit la sagesse des nations — ce bouc émissaire de toutes les imbecillités — est un plat qui se mange froid. Il y a belle lurette que « L'Age d'or » est reconnu comme un chef-d'œuvre, et Bunuel comme un cinéaste universel d'un talent inégalable. En portant à l'écran le roman d'Octave Mirbeau, il a su mettre en scène des monstres, ceux qu'imaginait Mirbeau, mais en leur donnant une certaine dimension.

C'est ainsi que l'intendant Joseph, incarné par Georges Géret, ne vaut guère mieux que ses patrons. Mais si ces derniers ne sont que des maniaques refoulés et pervers, Joseph donne à ses propres perversions un sens politique. Il est camelot du roi, et en même temps vicieux. Il tient à la morale traditionnelle (autrement dit, il ne couchera pas avec une femme qui lui promet de l'épouser, sans régulariser la situation devant Dieu et les hommes, mais il violera et assassinera une petite fille.

Il tient à la propreté (comme ses patrons), à l'ordre (comme ses chefs) et rêve d'une Révolution nationale, qui débarrassera la France des « métèques ». Il est contre la République, mais il n'hésitera pas à proposer à la femme qui veut l'aimer, de devenir une « respectueuse ».

On dira que Bunuel exagère et qu'il caricature nos ennemis, ce qui atténue la valeur de sa démonstration. Mais on aura tort, car les symboles bunueliens, s'ils appartiennent à la fiction, ne dépassent pas la réalité. Les S.S. qu'on juge aujourd'hui pour leurs crimes commis dans les camps de concentration, ne sont pas de bons pères de famille, des époux exemplaires et des employés modèles, estimés de leur concierge et admirés par leurs supérieurs ? Quelle différence existe-t-il, pourtant, entre le viol d'une gamine et le sadisme des bonreaux d'Auschwitz ? Aucune. Bunuel a voulu montrer que le fascisme et le racisme engendrent des monstres et que, quelle que soit la façade de ces monstres, ils restent ce qu'ils sont. Et c'est pourquoi nous pouvons considérer « Le Journal d'une femme de chambre » comme un sérieux avertissement. Ils crient « Mort aux juifs ! » sous la protection de la police, débonnaire. On rit, on ne croit pas en leur force. Mais demain, si nous les laissons faire ?

Samuel LACHIZE.



Face au racisme déchainé...

Une œuvre extraordinaire sur le ghetto de Varsovie

SAMSON

A PRES « Kanal » et « Cendre et Diamant », le réalisateur polonais Andrzej Wajda nous offre un nouveau film : « Samson ».

Ce film raconte l'histoire d'un jeune juif, qui à la veille de la chute de

Seules l'action et la révolte redonneront un sens à son existence. Les colonnes du temple sont renversées. En luttant contre l'oppression, il rencontrera d'un coup la dignité et la mort. Vivre pour lui n'aura duré que le temps de mourir.

Serge MERLIN nous dit...

LE personnage principal est interprété magistralement par le jeune acteur français Serge Merlin. Je suis allé voir Serge au Théâtre de Poche Montparnasse, où il répète un spectacle.

Je connais Serge depuis longtemps. Nous avons parlé du film si souvent que poser des questions et attendre des réponses en vue d'une interview, nous est apparu absolument dépourvu de sens.

Nous avons parlé de la prochaine sortie de « Samson », au gala du T.N.P., de sa diffusion par la Société « PLEINS FEUX sur le monde et les hommes », qui vient d'être fondée pour produire et distribuer des œuvres servant la vérité, la fraternité humaine, le progrès...

Nous avons évoqué l'expérience du tournage de « Samson » en Pologne.

« Pour Wajda, m'a dit Serge Merlin, le cinéma ne consiste pas à mettre des mots en image, mais à faire surgir des pensées sur un visage. Les mots deviennent secondaires. L'acteur parle quand il n'a plus rien d'autre à faire, quand tout est passé sur ses traits. Le mot devient le point d'impact. La pierre que le corps, le bras, le poignet, la main ont jetée...

« Wajda a tourné son film pendant cinq mois et demi, au jour le jour, se référant à un canevas. L'idée maîtresse s'exprime dans le comportement, la psychologie du héros, qui traduisent son origine, son destin particulier. Dans le contexte de la Pologne occupée, la situation est évidente. L'écriture cinématographique de Wajda est déterminée par la pensée de ses personnages. Le rythme en découle. Chaque film de Wajda est une tranche de vie...

« La vie cinématographique en Pologne n'a rien de commun avec ce que nous voyons en France. L'acteur est un homme qui fait son métier. Il n'étale pas sa vie privée. Il ne cherche pas le scandale.

« Ainsi, le cinéma remplit sa mission, il crée. Il provoque l'élévation de l'homme sur lui-même. C'est un art expressif et émotif. Tragique ou divertissant, jamais fade ni niais... »

G. K.

LE GALA du dimanche 26 avril au T.N.P.

Le gala organisé par le Théâtre National Populaire, le dimanche 26 avril, à 20 h. 30, au Palais de Chaillot, pour la première de « SAMSON » est placé sous le signe du XV^e anniversaire du M.R.A.P., ainsi que du XIX^e anniversaire de la libération des camps nazis.

Etant donnée l'importance de cette soirée, nos amis sont invités à retirer DES MAINTENANT leurs billets, et à participer à leur diffusion.

LOCATION :

- Au Théâtre National Populaire.
- Au M.R.A.P., 30, rue des Jeûneurs, Paris-2^e (Téléphone : GUT. 09-57).

Places à 4 fr. 50, 6 fr. 60 et 8 fr. 80.



L'appel de l'amour, du bonheur...

la Pologne devant le déferlement nazi, fait connaissance avec le racisme dans son université. La brutalité, la prison, le ghetto vont être sa « mise en condition » à l'époque où le fait d'être « aryen » et nazi donne droit de vie et de mort sur le reste de l'humanité.

Nous revivons dans l'œuvre de Wajda l'évolution psychologique du jeune juif en face d'un monde qu'il n'admet et ne comprend pas, pour lequel, il ne se trouve pas moralement préparé. « Samson » a tué volontairement pour se défendre contre les violences de ses camarades d'université en pleine crise d'antisémitisme. Il a subi la prison, hébété et surpris. Dans le ghetto, il subira la compagnie quotidienne de la mort.

Un jour, presque fortuitement, « Samson » s'échappe du ghetto. Le remords le tenaille. La mort qui s'abat sur le ghetto l'obsède. Y retourner pour subir le sort des juifs devient son idée fixe. C'est le désarroi de l'homme obligé de cacher son visage aux yeux de tous. L'appel de l'amour, du bonheur, peut-être possible, le laisse indifférent. Il se retrouve dans une cave où la claustrophobie finit de détruire en lui sa jeunesse, sa pensée. Il ne vit plus que la peur de l'impuissance, de la culpabilité, de la décomposition vivante.

MORANBONG

LA censure gouvernementale est une curieuse girouette. Dans l'espace de 4 ans, elle interdit puis autorise le même film sans invoquer la moindre raison hormis celle d'Etat sans doute. Il faut dire que ce film se passe pendant la guerre de Corée, en partie sur le 38^e parallèle, en partie en Corée du Nord. Depuis on s'est aperçu en haut lieu qu'une importante nation, la Chine, existait ; et la guerre d'Algérie étant terminée, certains rapprochements entre deux pays également meurtris par la guerre et entre des patriotes en lutte risquent d'être moins brûlants.

Moranbong est une colline qui surplombe Pyong-Yang. Là régnait le Théâtre Classique Coréen. Les bombes de l'O.N.U. le rasèrent. Le désir de vivre de cet admirable peuple esthète se manifesta alors par sa ferme volonté de maintenir à tout prix son art, symbole de ses traditions. Il enterra son théâtre sous la colline et continua à célébrer les amours de Tchoun-Hiang et de Nong-Lion : deux amants persécutés qui, grâce à l'intensité et à la pureté de leur amour dominent toutes les souffrances pour se retrouver enfin définitivement unis. Cette histoire, la ravissante Yang-Nan, actrice du théâtre Moranbong et Tong-Il, cuivrier coréen, la vivent de part et d'autre du 38^e parallèle pendant une des guerres les plus dévastatrices qu'un pays ait subies.

Tour à tour, combattant dans l'Armée Populaire, blessé, arrêté par les Coréens du Sud, il aura à peine le temps d'apprécier la douceur de l'amour de Yang-Nan qu'il la perdra brutalement, emporté par le tourbillon de la guerre. Mais Yang-Nan continuera intensément à chanter son amour déchiré, certaine que sa force et sa lumière ramèneront son amant auprès d'elle. Tong-Il s'évadera et comme dans la légende retrouvera la tendresse délicate de Yang-Nan.

Jean-Claude Bonnaudot, le metteur en scène, sait approcher les êtres humains

avec une sensibilité et une humilité admirables. Son souci de vérité, sa pudeur au contact des souffrances souvent insoutenables de ce peuple si digne et si fier éclatent à chaque tableau. La concision des dialogues le dispute à la pureté des images. On n'oubliera pas l'attente anxieuse et recueillie des femmes à la porte des prisons, le visage bouleversant de Yang-Nan vivant sous terre son amour tragique, le regard froid du professeur coréen parcourant sa ville en flammes en répétant sa haine de la guerre et de ceux qui l'entretiennent. L'évasion de Tong-Il par sa sobriété et sa tension contenue nous rappelle qu'Armand Gatti, l'auteur de « L'Enclos », a écrit le scénario du film.

C'est une œuvre profondément humaine et pacifiste à la gloire de gens simples qui deviennent des héros pour refaire de leur terre « le pays du matin calme ».

LES PARAPLUIES DE CHERBOURG

MERLIN a choisi le 7^e art pour nous émerveiller. Il a troqué sa baguette magique contre de la pellicule, de la musique et de la couleur et nous offre ce ravissement moderne : « Les parapluies de Cherbourg ».

L'éclat harmonieux des teintes que Bernard Evein a glaquées sur les gens et les choses, participe intimement à la définition de leur personnalité. Tels les extraordinaires papiers peints d'où semblent émerger Catherine Deneuve et Anne Vernon, tant les coloris de leurs robes se confondent aux murs chatoyants de leur intérieur. Un merveilleux livre d'images qui évoque les délicates enluminures d'autrefois. A cette orchestration recherchée des couleurs, se joint celle de la musique de Michel Legrand, qui se fonde dans l'ouvrage tout en le soutenant d'une façon essentielle ; car tous les

dialogues sont chantés. Pas de morceaux de bravoure ; des phrases quotidiennement utilisées par tout un chacun, mais qui, au lieu d'être « parlées », ici se chantent, selon la volonté de Jacques Demy, notre magicien moderne.

De plus, ce conte enchanteur prend racine dans notre temps : non par son thème qui offre peu d'originalité — l'amour vient et passe, un autre survient — mais à travers le comportement des personnages en présence des événements qu'ils vivent. Leur manière de réagir face à des problèmes éternels est très moderne et peu conformiste : telle l'attitude très compréhensive de cette veuve, petite bourgeoise si remarquablement typée par Anne Vernon, à l'égard de sa fille, future mère sans époux. De même, contrairement aux contes de fée classiques, les amants ne meurent pas d'amour, mais

après l'avoir perdu, chacun à sa façon construit un nouveau bonheur, l'un sans l'autre. Ce ne sont ni Tristan et Yseult, ni Roméo et Juliette, mais des jeunes actuels, avec une façon de penser nouvelle. La méchante fée qui toujours persécute, se nomme ici Guerre d'Algérie. Ce drame commence à imprégner sérieusement notre cinéma : de « Adieu Philippe » à « La belle Vie », de « Muriel » à cette comédie musicale, il est l'élément déterminant qui perturbe et brise les amours, déforme les esprits, avilit les hommes. Il faut féliciter Jacques Demy d'avoir utilisé ce drame comme un des éléments importants de son joli conte de fée moderne et de dénoncer ainsi une fois de plus son rôle destructeur.

Guy LACOMBE.

